

STUR

REVUE D'ETUDES



N^{os} 7 et 8

OCTOBRE

■ 1936 ■

JANVIER

■ 1937 ■

MUR

REVUE D'ÉTUDES



SOMMAIRE

N° 7 et 8

OCTOBRE 1936 - JANVIER 1937



Avant-propos.....	5
Caste	7
L'Essence de la Bretagne.....	15
Un Américain parle (Libres opinions)...	25
Poèmes Gallos	35
Traduit du breton, Ma Bretagne.....	39
Les réfractaires de 14-18, Dirlem-Le Bras	42
Le Génie Celtique.....	47
Musiques Patoises.....	55
Naïvetés ; Diouz doare tra roen.....	61
La France devant la Guerre	62
Informations - En faveur du « Home Rule » - Le mouvement écossais.....	69
Celtisme et Germanisme en France....	77
Le Collège Bardique des Gaules.....	82
A l'Écran.....	86
Echos	90
Nos Lecteurs nous écrivent	93
Les Livres - Hors de l'extase sacrée...	99
» Le Règne de la Race.....	102

RÉDACTION : Boîte Postale 37 — Quimper
ADMINISTRATION : chèque postal : Yan Bricler, Rennes. C.C. 18.977
Abonnements : Bretagne et France : 30 francs. Autres Pays : 35 francs
Vente au Numéro : Bretagne et France : 8 francs. Autres Pays : 10 francs

AVANT-PROPOS



En prenant à tâche d'assurer la parution de STUR, nous nous chargeons d'une lourde responsabilité.

Nous espérons cependant que la Jeune Bretagne, à qui cette Revue est destinée, saura nous soutenir dans notre effort. Au milieu des influences contradictoires qu'elle subit, un « Gouvernail » est indispensable, primordial même, pour qu'elle garde dans l'action, l'unité d'âme et l'unité de volonté qui lui donneront le droit de vaincre. Cela, elle le sait.

Quant à nous, nous croyons pouvoir lui demander sa bienveillance et sa confiance. Déjà nous avons pu faire paraître en 1936, malgré de sérieuses difficultés, deux numéros doubles, comme nous nous l'étions promis en acceptant, en Avril, l'administration de STUR. C'est un premier pas, et nous voulons mieux.

C'est pourquoi STUR paraîtra désormais, en numéros simples, quatre fois par an, 1^{er} Avril, 1^{er} Juillet, 1^{er} Octobre et le 1^{er} Janvier.

Nous nous permettons de rappeler aux collaborateurs de la Revue, au nom de la Direction, que nous comptons également sur leur régularité. Le présent Tome eut paru en Octobre, si nous n'avions cru devoir attendre quatre articles importants, — une thèse, deux études, un document, — qui nous

étaient promis et qui, cependant, ne sont pas encore entre nos mains à l'heure actuelle. La même personne a dû combler tous ces vides, et cela a demandé un peu plus de temps.

Et maintenant, en avant. Que tous nos amis se fassent connaître, et qu'ils nous aident par leur propagande et leur abonnement.

Longue vie à STUR. Nous comptons que chacun fera son devoir.

L'Administrateur :

Y. BRICLER

ÉDITORIAL

CASTE

Nous avons, dès le premier jour, marqué dans cette revue notre méfiance à l'égard des intellectuels purs, qui bâtissent en plein ciel des sociétés sans rides. Il est important de répéter nos raisons et de les approfondir au moment où une publicité sans précédent cherche à nous imposer les mythes les plus absurdes.

L'intellectuel pur, ou intellectualiste, est selon notre définition un homme étranger au monde des métiers, dégagé des liens multiples et vivants qui nous rendent solidaires du corps social. Elevé le plus souvent dans le milieu des professions libérales, grandi dans le royaume des mots, vivant plus tard de sa plume ou de sa langue, il choisit entre les idées et non entre les responsabilités. Aucun obstacle pratique, surgissant des êtres ou des choses, ne l'arrête. Affamé d'absolu, il rêve sans que rien ni personne ne s'y oppose, à des « communions parfaites », à un « monde sans duplicité

et sans ruse ». Il détruit pour rebâtir et démolit son ouvrage pour le faire à nouveau, comme autant d'exercices spéculatifs, où le sol et ses fruits, les hommes et leurs sentiments, la fine trame des faits sociaux n'interviennent que comme notions abstraites, à la merci d'un trait de crayon rouge. Il hait les nécessités qui apportent un frein à son imagination, il cherche à s'en évader. Les hommes tels qu'ils sont ne lui plaisent, ni ne lui conviennent, il veut une pâte plus molle et des cœurs plus complaisants. Il appelle erreur, péché, les résistances qu'il rencontre à faire régner son dieu. Il aspire de toute son âme poussiéreuse au jour où l'homme réduit à l'état de réconfortant schéma évoluera gracieusement sous la houlette d'un aéronef de fonctionnaires, de professeurs et d'avocats représentant « l'Esprit ». Etrange perversion du christianisme !

Le peuple suit quelquefois. Parce qu'il aime à croire qu'il est bon et qu'on l'a trompé. Il trouve le réconfort de ses misères dans l'attente d'une vie meilleure, qu'elle se situe dans la quatrième dimension d'une cité supraterrrestre, ou à l'ombre des buildings de la « construction socialiste ».

Le peuple suit donc ceux qui, par leur formation étrangère au monde du travail et les tendances de leur esprit, sont les moins aptes à le conduire à bon port.

Il est très important de démasquer cette mystification qui dure depuis les prophètes, sous tous les aspects qu'elle a empruntés, couvant comme un incendie au fond des ghettos ou des loges pour connaître le sanglant aboutissement des désordres sociaux.

**

Nous ne nous élevons pas contre le désir de servir

le peuple chez un homme que son caractère et son instruction dressent au-dessus de la masse. Ce désir nous hante. C'est lui qui a fait naître *Stur* et le fait vivre contre vents et marées. Nous protestons contre la folie de ceux que nous avons appelés les intellectualistes, — en attendant un mot meilleur, — qui, dans l'intention affectée de servir le peuple, l'entraînent en fait dans un enchaînement de catastrophes sans autre issue que l'avènement forcé d'un échec.

Nous ne croyons pas que quiconque soit en mesure de tout changer un jour. L'homme est une créature constante. Il se retrouve à chaque tournant de l'histoire semblable à lui-même, angoissé par les mêmes besoins vitaux, opprimé par les mêmes problèmes spirituels. Comme l'âne sait quelle eau il doit boire, comme le chien choisit les herbes que réclame son appareil digestif, l'homme connaît, bientôt, s'il veut bien admettre son destin, les possibilités grandioses et limitées qui s'offrent à lui.

Il y a toujours eu des forts et des faibles, des victoires et des revers, des défaites et des revanches. La vie des peuples, comme celle des personnes, n'a jamais cessé d'être un combat. Qui ne s'efforce pas à quelque chose, qui n'affronte pas dangers ou risques, ne vit pas et, tôt ou tard, disparaît, éliminé. L'histoire des sociétés suit une courbe dont les hauts et les bas se répètent avec une impressionnante fidélité. La lutte dans le cycle, n'est pas seulement la seule possibilité raisonnable, c'est le seul devoir. La prétention de sortir du cycle et de l'abolir est une folie dont les foules crédules paient le solde et dont toujours quelques jongleurs d'abstractions portent la responsabilité. La vie en société a ses lois. La vie de chaque peuple a ses

normes. Qui s'en écarte périclité et déchoit. Il suffit d'y revenir. Chacun, pour le groupe auquel il appartient, doit les rechercher par la méditation, l'étude, l'observation et la contre-épreuve des expériences. Et faire en sorte qu'elle soient reconnues, honorées et rendues à l'exercice public. Là est la seule « révolution » utile. La prétention de faire « table rase » n'introduit que la barbare et malsaine tentative de changer la nature de l'homme, de nous arracher au destin auquel Dieu nous a rivés. Pensée d'étrangers, de rôdeurs qui n'ont pas vu les liens qui nous unissent à notre milieu, ni les forces héréditaires qui nous dominent. Pensée de pleutres qui voudraient trouver une recette pour échapper à l'obligation du combat.

Cette espèce d'hommes est comique et redoutable pour lesquels le passé est ténèbres et l'âge d'or viendra demain. Comme si toutes les générations qui les ont précédés et dont le sang est leur sang, étaient composées d'imbéciles. Comme si, parmi toutes les créatures humaines, seuls ces messieurs étaient intelligents. Intelligents d'ailleurs, du seul fait d'avoir lu un livre, ou fait semblant de l'avoir lu, ou de l'avoir lu sans y rien entendre, ou d'avoir cru d'autres personnages qui prétendaient l'avoir lu...

Le messianisme social : attitude facile des médiocres et des envieux qui, devant la complexité de la société, préfèrent la négation à l'action.

Le messianisme social : crime contre le peuple dont la réalité est faite du travail séculaire des hommes de notre race et dont la sécurité réside dans le clair sentiment de la fragilité de nos hypothèses et de nos anticipations !

**

Il y a deux types d'intellectuels si opposés qu'il semble que les condamnations qui s'adressent à l'un d'eux passent auprès de l'autre sans l'effleurer. Il y a les intellectuels qui servent et les intellectuels qui se servent. C'est aux seconds que nous en avons. Nous parlons de cette caste, où le politicien et l'universitaire dominant, qui répugne aux disciplines nationales parce que nous vivons en nations, comme elle répugnerait aux disciplines sociales si la révolution qu'elle préconise, par aventure, aboutissait. Elle est farouchement libérale. Renfrognée sur l'incommensurable orgueil qu'entretient en elle la conviction de la supériorité intrinsèque de l'activité intellectuelle sur tous les autres aspects de la vie, elle souffre de n'être pas tout. Elle n'aime pas le peuple, mais connaissant sa candeur, elle conspire à l'utiliser à ses fins personnelles. L'esthète, — son surproduit, — collectionne et sodomise pendant que crève de misère l'ouvrier de Manchester ou que meurt sur les barricades celui de Paris.

Mais que paraisse l'ombre d'un sabre sur le forum où il pérore, et voilà le bavard éperdu. Que le souci de la santé publique réclame des lois d'ordre moral, et le voilà déchainé. Tremblant pour ses licences, il crie à l'assassinat de la liberté. Craignant de perdre son facile empire sur la crédulité des foules, il appelle le peuple à la défense d'une souveraineté dont il connaît mieux que personne le néant et qu'il est le premier à confisquer à son profit.

L'intellectuel libéral prospère en démocratie parlementaire comme les cèpes sur le fumier. Son étrange accouplement avec le financier, par l'intermédiaire du Juif de lettres, réalise sa conception de l'élite dirigeante. Le régime est à sa taille, fait pour lui et par lui. Son salut est le sien.

Il fallait bien que nous finissions par dire notre écoeurément de voir tant d'intellectuels défendre leurs préjugés et leurs ambitions de caste détachée du corps du peuple, au moyen de la machine de guerre de la défense du peuple. Ils comptent se servir d'une force révolutionnaire déclanchée par un maniement raffiné de la flatterie des bas instincts, pour réaliser, non pas la société égalitaire et fraternelle qu'ils promettent, mais sous le masque d'un socialisme de façade, la plus dure oppression qui soit, celle d'un étatisme inhumain dont ils tiendraient toutes les ficelles et recueilleraient tous les bénéfices.

Incapables de faire œuvre de leurs mains, trop chétifs pour affronter la lutte sur le terrain naturel, ils n'auront de repos qu'après avoir fait disparaître au besoin par le fer, ce type d'homme qu'ils exècrent par dessus tout : l'aventurier heureux, le mâle, le capitaine d'armée ou d'industrie, l'homme qui s'est hissé lui-même et qui a rendu coup pour coup. Ils rêvent d'un monde d'où toute violence serait bannie et qu'une armature inflexible, impitoyable s'il le faut, livrerait comme un cadavre désarticulé aux inquiétantes fantaisies de leur imagination dérégulée, affranchie de toute sanction. Pour atteindre leur but, ils se servent de cette arme : la puissance des mythes sur les foules. Ils savent qu'ils trompent, mais personne n'a le courage de stigmatiser la méprisable comédie qu'ils jouent sur les tréteaux tendus d'écarlate. Ceux qui détiennent la véritable mission sociale et qui savent qu'elle ne s'accomplira pas dans le renoncement à la vocation de chef, s'étonnent encore devant les éclats d'esprits, pervers et doutent encore de leur droit d'intervention. On dénonce les doctrines, mais pas les calculs secrets. Tant pis ! Nous rejetons une complicité tacite et nous vendons la mèche !

Car nous savons quel est l'aboutissement de ces congrès d'écrivains ondulés et de poètes aux mains diaphanes, de ces processions couronnées de banderoles que précèdent la fine-fleur des académies, les vieilles gloires chenues des lettres et des sciences : au déchaînement un beau jour, en pleine rue, de la lie des faubourgs et des prisons, pour qui révolution veut dire pillage, et justice sociale, vengeance ; au règne des forces élémentaires les plus incohérentes et les plus sanguinaires ; au renversement des valeurs les plus éprouvées ; au chaos des doctrines impuissantes, à la bestialité, à la ruine. Parce que des insensés, poursuivant leurs ambitions de puissance, ont exalté les appétits sans limite, aigri les cœurs à plaisir et tourné en dérision la notion même du devoir et des hiérarchies. Ils ont ouvert les barrières au flot brutal que des siècles de civilisation avaient canalisé et le flot à leur tour, bientôt, les emporte. Juste punition de leur trahison.

D'autres, bien plus tard, doivent venir relever les ruines et faire rentrer le flot dévastateur dans ses limites.

Nous sommes de ceux qui préférons intervenir avant qu'il en soit sorti.

**

L'intellectuel, le meilleur, le mieux intentionné, est dangereux si trop de pouvoir lui est laissé, parce qu'il est un homme incomplet. Il a sa partie à jouer mais les destins des peuples appartiennent à un type d'homme plus complet : le chef. Les révolutions d'hier ont été conduites par des philosophes et des économistes, toutes se sont soldées par un amoindrissement de l'homme et un appauvrissement spirituel des sociétés. Le doctrinaire le plus

intelligent de la terre est incapable de plier la diversité humaine au schéma issu de son cerveau : il ne connaît pas les ressorts intimes de l'homme, ou s'il les connaît, n'a pas le don de les intéresser à son ouvrage. Ce don, le chef seul, le chef à tous les degrés, le possède. C'est son signe distinctif. Lui seul a le pouvoir de faire une « révolution » constructive, parce qu'il saura entraîner et ordonner le peuple. Le vrai chef ne gouverne pas au moyen de la terreur policière et des décrets auxquels on obéit par peur de la prison. Son autorité rayonne et féconde autour d'elle. Le chef n'est pas discuté.

Mais, le peuple ne se détournera des flagorneurs pour suivre ses chefs prédestinés que s'il abandonne l'illusion de la toute vertu de la masse. Il doit reconnaître avec sagesse que la masse est veule et sans savoir, que les hommes sont inégaux : il en est dont le destin est d'obéir, comme il en est dont la vocation est de mener.

Quand le peuple aura compris que ses bergers ne sont pas des bavards qui le flattent, mais les hommes braves qui risquent des coups pour lui et qui lui demandent des renoncements, ce jour-là il sera sauvé, et rien ne l'arrêtera dans sa marche ascendante.

STUR

ESSAI

L'Essence de la Bretagne

(III)

■ Il y a des souvenirs de l'Orient dans la rêverie bretonne. L'inaction ne nous pèse pas. L'idéal de nos ouvriers se renferme en peu de mots : petit travail, petite paie. L'Italien, lui, veut beaucoup de travail pour beaucoup d'argent. Il se prive pour travailler : nous nous privons pour ne pas travailler.

Nos entrepreneurs de travaux ne sont pas davantage tourmentés par le démon de l'action. On peut tenter de s'enrichir en développant ses affaires, en intéressant un personnel. Mais chez nous, il n'y a ni Ford, ni Cognac. Il est plus simple de rogner les salaires des ouvriers, d'embaucher des femmes ou des retraités.

L'indifférence est générale.

Nous mangeons des fruits à peu près sauvages sans nous soucier d'améliorer nos vergers par la sélection et la greffe. Au pays du cidre, nous faisons venir du Canada nos pommes à couteau. Nous habitons des maisons où tous les bruits s'entendent d'une pièce dans l'autre, où les cheminées fument, où l'humidité ruisselle sur les murs, où les cabinets d'aisance sont des sentines et où l'on ne trouve en général ni chauffage, ni salle de bains. Nous habitons des villes qui sont des cloaques, dont les faubourgs s'étendent au petit bonheur sans qu'un plan d'extension soit prévu ou s'il est prévu, soit respecté. Nous avons, les derniers, gardé des moyens de transports compliqués, lents, inconfortables. Et pourtant, je n'ai pas souvenir d'une seule campagne de presse en Bretagne dont le but aurait été de déterminer un mouvement d'opinion dans le sens d'une amélioration sociale quelconque. Les directeurs de nos journaux savent bien que les Bretons sont « contents avec ça ».

Les bouchers de Quimper abattent chacun séparément, au fur et à mesure de leurs besoins. Ils débitent bête après bête sur l'étal. Si les consommateurs de bas morceaux, destinés à la marmite, sont contents de la fraîcheur de la viande, il n'en est pas de même des amateurs de beefsteak et de filet, qui se plaignent que la viande n'est pas assez rassise. Les bouchers de Quimper savent très bien qu'il leur suffirait de s'entendre entre eux pour abattre et mettre en réserve la viande en commun, ce qui permettrait de conserver les fins morceaux à la glacière, avec la certitude de les écouler, grâce à la concentration de la demande. Ils le savent, parce qu'ils ne sont pas plus bêtes que d'autres, mais ils ne le font pas. Il faudrait un animateur pour donner confiance dans le projet, réduire les préventions, faire baisser pavillon aux individualismes. Cet animateur, on le trouve rarement en Bretagne. Si on le trouve, il est vite découragé.

Nos côtes jouissent d'un climat exceptionnellement doux. Les mimosas, les magnolias, les géraniums, les palmiers y poussent en pleine terre. Après la Côte d'Azur, il n'est pas de région plus favorisée pour la culture des fleurs. Comme Montecarlo, nous avons nos jardins exotiques. Les environs de Paris, la Touraine même, sont loin de présenter des avantages pareils. Pourtant, je ne connais pas un seul horticulteur breton qui ait planté des champs de fleurs pour l'expédition.

Nous faisons comme on a toujours fait : *Pez a zo bet graet gant hon tadou zo graet mat*, dit le proverbe. Et celui qui veut sortir de la routine, inaugurer, créer, est considéré comme un agité, un intrigant, un fou. On ne le suivra pas.

Nous retrouvons dans ces dispositions la répugnance à l'organisation, l'indifférence aux profits, l'inaptitude au commerce que nous avons déjà dépistés tout au long de la genèse du peuple breton. Mais autrefois, le Breton balançait son détachement des conquêtes de ce monde, par des activités désintéressées et par un très rare épanouissement de ce qu'une noble philosophie française a nommé *la personne*. Il ne dédaignait pas toute l'activité physique. Loin de là, il se jetait volontiers dans la lutte, toutes les luttes, dès que son être entier trouvait lieu de s'y engager. Indolent en face d'une tâche prosaïque, il s'enthousiasmait à la perspective d'une grosse partie à jouer et y apportait une ardeur et une obstination dont nos annales ont conservé d'émouvants témoignages.

Au XX^e siècle, il semble avoir démissionné. Il subit, il s'accommode. La Haute-Bretagne, terne et végétative, sur laquelle commence à planer l'ennui des campagnes qui ont perdu leur âme, donne une image du sort qui menace la Bretagne bretonnante.

L'Irlandais, dépouillé de ses terres et du fruit de son travail, l'Irlandais affamé, était resté rieur

et indompté. Il avait perdu le goût de l'effort soutenu, du labeur productif, mais non pas celui de l'honneur et de la liberté. Le Breton, attaqué dans son âme plus que dans ses biens, a perdu sa fierté, tandis que son goût du confort matériel et du gain n'a fait que croître.

Toutes les influences qui peuvent restreindre l'horizon d'un homme ou briser le ressort de son énergie, il les a endurées. La disparition de ses cadres dirigeants, par émigration ou désertion, l'a livré au prêtre qui, depuis Maunoir, lui enseigne la soumission résignée, et au démagogue qui, depuis M. Homais, lui prêche la prétentieuse révolte de la médiocrité. Elle ne lui a laissé pour toute élite qu'une petite bourgeoisie à courte vue, avare d'éclats, avare d'argent, qui se refuse résolument, à sortir de son insularité de caste pour remplir un rôle social quelconque. Elle l'a abandonné sans défense, à l'arbitraire de l'administration centrale qui, dans le moule inhumain des lois aveugles et de la Forme, achève de concasser ce qui peut lui rester de consistance intime. Le Breton, mis à l'école du fameux bon-sens français, apprend laborieusement de déchéance en déchéance, l'égoïsme, la mesquinerie, la sensualité triviale, la malhonnêteté politique. Il a oublié, il a fui ses qualités héroïques.

J'ai fait une allusion à l'église. Je ne crois pas qu'elle ait été chez nous ce qu'elle aurait pu être. Nos vieux saints étaient Bretons. Nos recteurs ne le sont pas comme eux. Je n'appelle pas bretonisme, le fait de connaître de naissance une langue ou de suivre par habitude les usages d'un pays où l'on est né. Le celtisme est essentiellement une conception de la vie. Les fondateurs de la nation bretonne avaient réussi le mariage de cette conception avec la vérité révélée : ils ne l'avaient pas reniée. L'existence du cycle littéraire héroïco-chrétien du Moyen-Age brittonique, l'histoire de

nos monastères et de nos missions, celle de notre chevalerie, désignent comme la plus haute époque de notre race, celle qui connut l'harmonieux équilibre des exigences de l'honneur et de celles de la vertu, des exaltations de la bravoure et de celles de la prière, des griseries de l'aventure terrestre et de celles du combat spirituel. Notre église pouvait rester catholique, sans se détourner comme elle l'a fait depuis le dix-septième siècle, de tous nos souvenirs nationaux, sans chercher à s'imbiber de l'esprit étranger au point de substituer à notre sentiment religieux traditionnel, les rapetasseries à la française, les hypocrisies à l'italienne ou les bondieuseries d'une décadence qui n'est pas la nôtre.

Quand on a entendu les récits des vieux sur les coutumes religieuses d'autrefois, on est stupéfié que tout cela ait pu si complètement disparaître en soixante ans. On ne danse plus dans les églises en l'honneur du saint. On n'emporte plus du feu de la Saint-Jean, les tisons consacrés. On ne procède plus au transfert cérémonial des ossements dans l'ossuaire et de l'ossuaire dans la fosse commune. On ne chante plus la nuit des morts. Un culte officiel, froid, guindé et sulpicien, a tué toutes ces traditions où s'exprimait sans contrainte la foi du peuple et d'où elle s'immisçait dans tous les actes de sa vie. Le Breton va désormais souvent à l'église comme chez le percepteur ou au conseil de révision, une formalité de plus. Et ses vieux saints vénérés sont remplacés par des nouveaux venus qu'on honore d'obligation. Le conformisme romain a « tué » la Bretagne comme la réforme a tué les Galles.

On a fait, du peuple breton, un mannequin sans cervelle, un œuf creux. C'est son originalité unique en Europe. Des écrivains bien intentionnés, ont publié de gros livres, — La Villemarqué a donné le signal, — qui nous font croire à sa conscience nationale. Pour avoir cru ce pieux mensonge,

nous avons éprouvé d'étonnantes surprises et de cruelles déconvenues.

Je considère comme un devoir, de faire le tableau de cette Bretagne d'agonie, dont nous avons été les premiers, — précédés par le seul Emile Masson peut-être, — à découvrir une à une les plaies et les ulcères. C'est un point de son histoire à fixer et dont il faut se souvenir pour déterminer les responsabilités. Déjà, la Bretagne change. Elle se relève. Dans quelques années, il existera des jeunes qui auront de la peine à croire ce que nous écrivons, et qui déjà était plus vrai en 1925 qu'en 1935. Et pourtant, l'écœurement de la Bretagne déchue, qui me serrait encore la gorge hier, est hélas encore largement justifié. Il est encore vrai aujourd'hui que les Bretons de la masse, ne croient plus se devoir à eux-mêmes, ni respect, ni amour. Ils ont accepté les jugements ineptes que l'universalité de la France a répandu sur leur compte et ils cherchent, modernes esclaves, à se faire pardonner ce qu'ils croient être leurs tares, par une attitude de servile imitation de leurs modèles.

Nous protestons contre la servitude qui lie la Bretagne. Mais la race s'y est faite et accoutumée. Si parfaitement que l'idée de se gouverner eux-mêmes effraient bien des Bretons, comme celle d'enseigner leur langue les indigne. Le sentiment de leur infériorité est devenu partie intégrante d'eux-mêmes, au point que leur timidité et leur peur de vivre, — rien n'est moins celtique ! — ont donné naissance à toute une littérature attendrissante. Le Breton se pare désormais de ses tares comme des vertus les plus rares. Et l'on apprécie le charme de cette humanité balbutiante, qui ne sait plus ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle veut.

Pauvre Bretagne moderne ! Il se passe chez elle en petit, ce qui se passe à Dakar, où les nègres enfilent leur chemise par-dessus leur pantalon pour montrer qu'ils en ont une. Ce qui ne répond

pas à l'idéal bronze-doré qu'elle s'est forgé, elle le rejette sans examen. Elle est celle à qui on ne la fait pas. Les campagnards qui, en plein travers du courant niveleur, conservent leur costume, comme les dernières roches qui émergent encore à marée haute, ne sont ni des héros, ni des croyants. Ils ne sont redevables de leur attitude à aucune force de caractère particulière. Au contraire, s'ils conservent, contre tout, le costume archaïque, c'est qu'ils *n'osent* pas prendre le nouveau. Leurs juges ne sont pas les touristes qui passent, mais l'immense peuple paysan qui les entoure et pour qui la coiffe et le chupen, sont encore la normale. Le costume dure, comme la langue, et comme elle il recule, maintenu par la seule force brute d'inertie qui est tout l'appareil moral de la Bretagne moderne. L'ensemble traditionnel est une masse figée que travaille, perfore, déchiquette comme un bistouri dans la chair morte, le soc de la charrue à l'instar.

Le Breton sait que rien de cela ne sera sauvé. Il ne suivra pas les fantaisies des esthètes. Et d'ailleurs, il s'en moque bien : les poètes ont menti. Blé, porc, bœuf, choux, engrais, impôts, fermage, voilà ce qui compte pour le paysan. Prix des cents kilos ou du mille, construction du môle-abri, feu-fixe, bélugas, service, pension, voilà ce dont se soucie le marin. Salaires, heures supplémentaires, chômage, indemnités, logement, voilà ce qui intéresse l'ouvrier. Inviolabilité du porte-monnaie, voilà ce qui compte pour le bourgeois. Et quant à l'Eglise, pourvu que ses temples et ses écoles soient bien garnis, elle est satisfaite.

De 1870 à 1920, en cinquante ans, la Bretagne a été nettoyée. Tout le monde y a mis du sien. Il ne reste de tout ce qui a fait sa vie propre, que des souvenirs et des regrets. Et un décor qui s'en va en morceaux.

Qui se contente encore de ce maigre pittoresque et prend le contenant pour le contenu ?

Le spectacle affligeant du peuple breton, privé de ses sources et sorti de lui-même, dénonce avec plus d'éclat encore que les fresques magnifiques de son passé, quelle est la voie de son génie, en nous montrant la décrépitude qui l'a frappé dans celle du matérialisme. Sommé par les commandements d'une époque que caractérisent la tyrannie étatique, le travail indifférencié et le mobile du gain, de changer d'idéal ou de disparaître, il s'est mis humblement à l'école de la Civilisation, après avoir expérimenté que sa résistance au démon de Merlin, dont aucun Arthur n'avait pris la tête, ne le menait à rien. Il est allé vers Paris, touchant de bonne volonté, en refoulant dans son cœur l'orage des « Gall brein ! ». Il n'a pas réussi. Et au moment où ses maîtres eux-mêmes reconnaissent les illusions du siècle de la science, le Breton se reprend à penser timidement qu'en face de la Création et de Dieu, c'était lui qui avait une juste vision du destin de l'homme, c'était lui qui avait raison !

Ainsi, il n'est pas d'aspect en apparence contradictoire du génie breton, à travers les vicissitudes de son histoire, qui ne concoure à donner de lui la même impression. On a essayé d'en justifier la disparition en le disant lié au passé. Comme s'il existait un passé ? Les civilisations se rencontrent par le monde, mêlant, ou heurtant les différents degrés de leur évolution. Tous les peuples, à partir du moment où ils prennent figure, suivent plus ou moins rapidement et avec des temps d'arrêt variables, la même ascension vers les formes supérieures de la Société. Ils vivent d'abord de la simple cueillette ou de la chasse, puis ils s'adonnent à l'élevage, enfin à l'agriculture. Bientôt, des industries artisanales naissent parmi eux. C'est le début de la Gaule. Puis, l'échange des produits amène la création de la monnaie et le capitalisme naît, c'est l'Empire romain et le haut Moyen-Age. Le déve-

loppement du capitalisme donne naissance aux entreprises collectives de travail, c'est le bas Moyen-Age. Et chez nous, en Europe, les découvertes scientifiques, à partir de la Renaissance, permettent à l'homme de dicter sa loi à la Nature : ce sont les temps modernes, aux solennelles étapes des XVI^e et XVII^e siècle, du XVIII^e qui s'épanouit dans le XIX^e et se termine en catastrophe dans le XX^e. Ce schéma de l'évolution humaine, permet de dire que la Russie d'hier était encore à la fin du Moyen-Age, tandis que celle que bâtissent les Soviétiques, ambitionne d'être en avance sur le XX^e siècle, que personnifie admirablement l'Amérique. L'Allemagne aussi est XX^e siècle, mais un XX^e siècle directement greffé sur le monde médiéval. L'Italie fasciste est rendue aussi loin, après avoir dévoré tous les stades. La France et l'Angleterre sont toujours XIX^e siècle. L'Espagne en est au XVIII^e. La lutte entre Serbes et Croates, c'est le conflit du XV^e siècle balkanique et du XIX^e siècle austro-hongrois. Les pays celtiques, sous leur vernis de démocraties occidentales, n'ont pas dépassé au fond le XVII^e. Chaque vie nationale semble doser à sa manière les différentes époques historiques dans un composé spécial. Les manifestations patriotiques du fascisme ont la température de 89, et font sourire un Français. On respire partout en Allemagne l'acre odeur des lansquenets. En France même, le sentiment national, bouillant dans l'Est, a disparu depuis longtemps d'une grande partie du Midi. En Lorraine, il n'a pas faibli depuis les sabretaches et les guêtres blanches du second Empire. Il y a un bon siècle d'évolution morale et politique entre Toulouse et Nancy.

Il ne suffit donc pas de dire que l'esprit de la Bretagne est en « retard » par rapport à la France, c'est certain, mais nullement par rapport à la plupart des peuples de l'Europe. La culture a chez elle des racines plus anciennes et plus profondes

que dans de vastes zones de l'Angleterre ou de l'Allemagne. Le niveau de la vie y est infiniment plus élevé que dans l'ensemble de l'Europe méridionale ou orientale. Peu de petits pays peuvent même rivaliser avec elle dans le don d'hommes d'un rayonnement universel.

(A suivre).

A. CALVEZ.



Il y a la masse, qui n'est qu'un corps obsédé par ses besoins immédiats, gouverné par ses instincts élémentaires, sensible à de seuls mythes grossiers. Et qui ne veut rien considérer d'autre.

Il y a les INSPIRES, qui ne pensent pas EUX ; qui pensent « LE PEUPLE ».

Ceux-là sont les chefs-nés. Ils sont destinés à mener la masse. Ils en sont dignes.

La démocratie parlementaire ne les dégage pas. Elle ne favorise que les batteurs d'estrade.

Seule une société héroïque, où les moyens d'argent et les artifices de la parole sont sans pouvoir, dégage par l'épreuve l'élite-née.

Le charcutier qui ne pense pas CHARCUTIER, devient par celà-même une force redoutable, car il s'agrandit de tous les paysans qui ne pensent pas PAYSAN, et de tous les fonctionnaires qui savent, quand il le faut, penser autrement qu'en FONCTIONNAIRES.

La masse qui pense MOI est faible, elle est vouée au knout, car ses appétits la divisent et lui retirent la seule puissance d'action : l'aptitude au sacrifice.

LIBRES OPINIONS

Un Américain nous parle

Vers la fin de l'hiver dernier, les hasards de la route m'avaient fait échouer, sur le coup de midi et par un heureux hasard, à la porte d'un presbytère bien connu des Montagnes Noires. M. le Recteur me demanda en souriant si je n'avais pas peur d'une « tablée de curés » et m'amena devant une assiette. Mais il n'y avait pas que des prêtres à cette longue table. J'avisai parmi eux, un « civil », un homme jeune, aimable, avec des grands yeux noirs copieusement ombrés, qu'il promenait sur l'assistance avec un mélange de curiosité et de sympathie. Un étranger ? pensai-je et je lui réservai mon attention. De son côté, M. le Recteur me réservait la sienne. Du coin de son œil malicieux, et sans avoir l'air de rien, il me guettait. Pour qui connaissait notre amphytrion, — qui ne le connaît pas ici ? — il était évident qu'il m'avait mijoté une attrape. Mais laquelle ? L'occasion me fut bientôt donnée de le savoir. La conversation se déroulait en breton, et l'étranger, entrant dans la danse, dit à son tour quelque chose en breton, fort correctement mais avec un accent extraordinaire que j'entendais pour la première fois dans notre langue. Jouissant de ma stupéfaction, M. le Recteur me regarda triomphant : « Petra zonjez eus an dra-ze, Olier ? Poa ket klevet c'hoaz eun Amerikan o komz brezoneg gwelloc'h egedomp ? Heman 'zo gouest moarvat da zeski yez ar vro d'hor Parizian Landerne. »

Le Parisien de Landerneau était au bout de la table : un confrère âgé, aussi jovial que rubicond, qui, en dépit

des brocards qui lui étaient décochés, s'obstinait tout seul à parler français.

C'est ainsi que je fis la connaissance de Mr. William B. Shepard Smith, universitaire américain, d'origine irlandaise, spécialiste des langues celtiques à la Columbia University, venu en Bretagne pour se perfectionner dans l'usage parlé du breton. Il a quitté notre pays à la fin de la saison dernière, après avoir vécu parmi nos paysans pendant huit mois. Ce que furent les curieux incidents ou les surprises que souleva son séjour et les impressions qu'il en retira, j'aurais aimé en donner un aperçu à nos lecteurs. Mais M. Smith, dont on va lire une forte étude sur la valeur linguistique du breton, a eu la bonté de me promettre un second article sur ses impressions de voyage. Ayons la patience de l'attendre.

Nous n'avons pas cru devoir traduire en français la lettre qui va suivre. Elle n'offre d'intérêt que pour des personnes déjà familiarisées avec la linguistique élémentaire de la langue bretonne. Aucune d'elles n'ignore absolument l'anglais. Dans ce pays en outre, nous devons savoir l'anglais. C'est malheureusement pour longtemps encore la langue interceltique. Et nous nous refusons à considérer le français comme notre unique et obligatoire instrument de culture générale.

My dear friend,

It is with more than chagrin that I realize that I have let three months elapse, without answering your flattering letter. I should have at least acknowledged it at once. I beg your pardon and will try to answer it as well as I can. Some time ago I composed a response, but, unsatisfied, I did not send it. It is just as well, because I feel much better acquainted now with Breton, and although I am quite incompetent to deal with the difficult questions you propose, I will be bold enough to tell you just what I think. I write you in English because I think I can make myself clearer... Before going further I want to explain my position with regard to Breton. My single ambition in my linguistic studies is to be scientific, and that is hard sometimes because one likes to be swayed by sentiment. But a discussion of any *objective* fact or phenomena loses value exactly as one allows one's sentiment to enter in. Whatever I say about the Breton language I will try to say impartially, and I will admit for the sake of this letter to being neither the friend or foe of Breton, to being favorable neither to popular

Breton nor to literary Breton, to being neither for its survival nor its disappearance.

You speak first of the *talvoudegez yezel ar brezoneg*, and you ask : « *peseurt hent a vez digoret da spered mab-den gant ar brezoneg ?* » Finally you give an admirable example of something many learned Bretons must feel cramping — even that remarkable scholar, Mr. Vallée, can give for six French words one sole Breton word : *embann*. If you will permit me, I shall deliberately pass over for now your first and principal question on the *talvoudegez yezel ar brezoneg*, as anything to be said on that elusive subject must depend on other facts and on details.

What are the strong points (*pinvidigeziou*) of Breton, linguistically speaking ? At least two are very striking, very real, and very important. One is the *word-order*, the other is the *prepositions*. The suppleness of the Breton (and Celtic) sentence, which allows the important word to lead off the phrase, placing it in the most vivid kind of relief, is the valuable feature of the word-order. In French and German, and only slightly less so in English, we are the slaves of the word-order. To emphasize an idea how many circumlocutions, how many extra words are necessary ! Examples are unnecessary. (Let me say here that I cannot subscribe to any statement that there exists in general such a thing as a « logical » word-order. There is no conclusive reason for supposing that the traditionally « logical » word-order — subject, verb, object — as found in French and English, is in any way more logical than some others. Or course, it is said that we think of the subject first, hence it comes first, or that the subject is more important than the verb, in the average declarative sentence. You will find, I think, if you listen to a casual conversation that as often as not the action is the interesting feature of the sentence, thought of first and most important. A discussion of this nature gets no where, and the most competent linguists, if concerned with the matter, are by no means in agreement. In the latter end, it may well be maintained that the Celtic word-order is the most logical, in placing the principal idea first regardless any hypothetical consideration).

As to the prepositions, the strength of Breton is the more obvious as the weakness of French is considered. It sometimes seems to me, a native speaker of a language with an exceptional development of prepositional idioms, that the French have forgotten all their numerous prepositions for the sake of *à* and *de*. The consi-

deration is of the propositional phrase complementary to the verb. In French the verb must usually be construed with one (or rarely two) prepositions, and there is scarcely any change of nuance possible. In Breton and English, the same verb may be employed with several prepositions to give the required nuance or even to modify the meaning fundamentally. There can be no question as to the value of this linguistic quality, a characteristic feature of Breton. (I note from time to time that writers of Breton, literary or popular, seem to neglect this, probably as a result of the French influence; the same thing may often be remarked in English spoken by a Frenchman).

There are certain other linguistic strong points less striking but no less real. The variety of manner of using the verb and some of its individual features are undoubtedly among these (the impersonal and personal conjugation, conjugation with *ober*, with *beza*, the distinction between *o* and *en eur* as used with the verbal noun, the « impersonal passive » with *-r* and *-d*, etc...)

Some seem to think that the mutations are a strong point. I believe they are neither a good nor a bad quality; they are rather a vital organ, like the lungs in the body, absolutely necessary but having no distinguishable spiritual quality.

There is one striking lack in Breton (the only one of importance, I think), bewailed by the Bretons and often sneered at by others. It is of course in the vocabulary. But consider a moment. Breton is a language spoken by a people few of whom have any great education. Naturally over a long period of time the words for which the people had no use were lost to the popular memory. Thus here in middle Cornouailles the Breton words for things to do with the sea are forgotten, whereas they are retained on the coast. But there is in Brittany a small number of people of education, who, wishing to express themselves in the native tongue, find themselves cramped by the lack of words of varying nuance. So they have to use words new to the language to do this. Before considering what to do about this lack let us consider a parallel. French is a language spoken by a people few (proportionally) of whom have any great education. Naturally over a long period of time the words for which the people had no use were lost to the popular memory. Thus in the banlieue of Paris the French words for things to do with agriculture are probably forgotten, whereas they are probably retained in Cham-

pagne. Several centuries ago the small number of French people of education, wishing to express themselves in their native tongue, found themselves cramped by the lack of words of varying nuance. So they had to use words new to the language to do this. These they borrowed from Latin. (I think that it is not generally realized the enormous number of French words borrowed from Latin, as distinct from those derived historically from Latin, the mother-tongue of French). The reason for borrowing from Latin was, I suspect, entirely practical, because Latin was the universal tongue of western European learning at the time; it was not at all, probably, because Latin was the mother-tongue of French. English owes its tremendous vocabulary, one of the most remarkable vocabularies in linguistic history, to the fact that the men who have written in English have never hesitated to borrow from other languages, especially from two, whose genius is certainly quite different, namely: French and Latin.

This is no argument for a wholesale adoption of French words into Breton. You have in the Celtic languages of the past a very great wealth of words that have been forgotten in Breton, and that I notice are much used by those who write *brezoneg lennegel*. This process (of using old Celtic words) resembles that by which the Frenchman borrowed from Latin, which was his language's mother tongue; but it is different in that he was borrowing from the great cultural language of the day. (From the linguistic point of view the process of borrowing is always the same, whether it be the « revival » of a disused word or an outright « loan » from another language). I have alluded to two sources of borrowing; French and Celtic, and there remains a third convenient and obvious one: the large and increasing collection of words that are truly international (e. g. *telephone*). Now, there is one preoccupation that you may have — you are anxious to preserve your language against formidable odds. And it may be true that if the people can be educated into preferring words from native sources to words from foreign ones, the language will be thereby the stronger. (I disregard any sentimental consideration, although sentiment has been known to have a large effect on linguistic development). Such a preoccupation may justify the use of the word *pellgomzer*; but it must be noted that neither English, nor French, nor Italian, nor Spanish has felt any embarrassment about accepting a combination of syllables,

that was perfectly arbitrary so far as the rank and file of the people were concerned (for how many people of the streets and the countryside could tell you that *telephone* is a hypothetical greek word meaning « voice-afar » ?) This matter of borrowing is less important than it seems, because the individuality of a language depends not upon its vocabulary, but upon its grammar. So long as Breton retains its mutations, its distinctive verbal formations, its word-order, and its panoply of prepositions, it will be a living individual language, almost regardless of its vocabulary. That is really a linguistic banality. I do not mean that the vocabulary is unimportant, or that I have any thing but admiration for the efforts expended to enrich the language with old Celtic words. As I have said before and I beg leave to repeat, so far as this letter is concerned I hold no brief for or against any movement.

I have spoken long at one or two points of your letter and there remains a third. (The question may repeat : « *peseurt hent a vez digoret da spered map-den gant ar brezoneg* ? » That is to say what is the *talvoudegezh* *yezel ar brezoneg* ?) Absolutely speaking there is as much linguistic value to one language as to another. It is generally accepted by linguists that the people who speak a language can make with it what they wish. Thus it has been possible to compose a geometry in Breton, although no geometrical vocabulary existed before. To call this geometry book a *tour de force* would be quite unjust, because not so long ago there was no geometry written in French or English, and for the purpose a whole new vocabulary was introduced into either language. If geometry were to be taught in Breton to a generation of young Bretons, the vocabulary would become accepted, and geometrical Breton would be no more bizarre than agricultural Breton is now. In other words, if the Bretons wish to make of their language an instrument in any field, they can do so.

I suspect that we cannot yet be absolutely sure of what can and will be in the near future the principal single value of Breton for the Bretons, because the language seems to be at a turning point (whether this be a rebirth or the agony commencing the people will decide). There are many pieces of literature in Breton already, but there is not a great body. What is the im-

portance of a literature so far as the language is concerned ? In part at least it is this. It has a very real controlling force on the language as spoken by subsequent generations. There is a simple example : no one denies, I think, that French lends itself readily to a certain fine clarity of expression. But why ? Not because the French today think clearer than others do, for the French who live today are making tomorrow's language and it is their fathers who made today's. It would be as difficult to maintain seriously that the French of yesterday thought more clearly or were more eager to express themselves clearly than men of other languages. Rather, the clarity of even spoken French is, I think, a result of the great writings of the 16th and 17th centuries. By a sort of percolating process, formerly much slower, now much more rapid (because of the general literacy, of the radio, and of the journal), this literature has had great effect even on the language of the people who have never heard of Bossuet, much less read him. Exactly the same thing, I think, has impeded the développement of a similar clarity in German, where the cult of the heavy prose style has overwhelmed when the mighty influence of Goethe, and only the recent reaction can save the language from a universal turgidity. It seems to me that the strong points of Breton indicate where its value lies now and will probably lie in the future for those who speak and read and write it, no matter how many languages they may be able to use. These strong points and other features combine to make Breton a language of singular force and directness. This it will remain unless a literary tradition succeeds in smothering its very virtue. (You know as well or better than I do what the literary canons did to Irish poetry and I have already mentioned what I think they did to German prose.)

Breton is still to all intents a popular language, and in that state it has, probably, its surest chance of remaining forceful and vigorous. The short sentence, the simple figure of speech, the idiomatic use of the preposition the direct word-order, the lack of verbiage are guarantees of this vigor, and reinforced by a literary tradition based on their exploitation they can be its safe guard. It seems as if here in these last statements I may have come nearer to answering your question than before, but it is embarrassing to think so, because here I am

rather trespassing on the field of the literary critic, which I do not pretend to be.

Let me say in closing that by my attempted air of judicial coldness in this letter, I have risked being impolite to you, an ardent lover of the language. I hope you will not feel that I have been. Please do not think I do not esteem the language of your people — my presence in the country must belie any such judgment. Finally I am aware of my incompetence to deal with the difficult questions you have raised, and I have not the least *personal* interest in any of my observations — hence I should be only too glad to hear of any corrections or objections you may have to them. If I have missed the point of your questions, please do not hesitate to let me know, and I will do my best to rectify the mistakes. Receive, pray, my best excuses for remaining so long without answering your letter and the cordial assurance of my regards and respect,

Yours very truly,

..

Cette communication un peu aride ne traduit pas l'enthousiasme que chacune des paroles de M. Smith laisse percer pour la langue bretonne, chaque fois qu'il en parle. « Jamais, me disait-il, l'étude d'aucune autre langue ne m'a pareillement passionné ».

Des Bretons, trop obnubilés par les insuffisances partielles de leur langage, surtout dans l'état d'inculture où il se trouve, sont surpris d'une opinion semblable. Ils croient que M. Smith se moque d'eux quand il dit : « Le français n'est pas joli à entendre, je ne l'aime pas beaucoup. Le breton est bien plus intéressant et plus beau ».

C'est qu'en effet, pour juger de la valeur respective du breton et du français, il faut avoir pratiqué plusieurs langues étrangères. Alors seulement, on peut comparer et se rendre compte.

La seule infériorité nette du breton, à notre avis, provient de son insuffisance en verbes, surtout ceux qui expriment des pensées ou des actes abstraits. Mais elle n'est pas irrémédiable. L'allemand, à l'aide d'adverbes et de prépositions jouant le rôle de préfixes, s'est fabriqué un nombre presque incalculable de verbes en partant d'un petit nombre de racines-mères. Avec le verbe *geben*, par



CONNEMARA

(Irlande de l'Ouest)

exemple, il a fait une quinzaine de verbes : *abgeben, an-geben, aufgeben, ausgeben, begeben, eingeben, ergeben, mit-geben, etc.* (remettre, déclarer, proposer, distribuer, ad-venir, inspirer, produire, donner à emporter,... etc.) Il est impossible d'user d'un procédé identique en breton. Notre langue se refuse à dire *gantrei* ou *gouderei*. Mais nous avons d'autres ressources à notre disposition. En partant d'un verbe-racine, *ober*, par exemple, nous pou- vons, non pas comme en allemand, créer des sens abso- luments différents, mais suggérer des nuances précieuses comme *adober, kammober, kenober, dizober, gwallober, nevezober, peuzober, ragober*. Nous procédons autrement pour obtenir des sens nouveaux. Nous disons *ober gant, ober war-dro, ober ouz, ober diwar etc.*

Dans certains cas même, le breton se sert de l'adverbe d'une manière approchant le germanique : *leemel kuit : to take away*.

Des linguistes éprouvés sauraient dire, sans doute, si les ressources du breton du type de celles que nous ve- nons d'énumérer, permettront petit à petit de le doter de l'arsenal de verbes qui lui font cruellement défaut ; (une réflexion analogue est à faire au sujet des noms et adjectifs du vocabulaire psychologique).

Quoi qu'il en soit, noter une faiblesse du breton n'infirme en rien ses extraordinaires qualités. Je crois sincèrement que malgré elles, le breton peut très bien représenter pour un esprit cultivé, le plus séduisant des moyens d'expres- sion linguistiques. Si l'on me permet de faire intervenir mon sentiment personnel, je dois avouer que le breton, langue apprise à l'âge de vingt ans, exerce sur moi une attraction bien plus vive que le français. Quelque chose ne me semble vraiment bien dit qu'en breton. Il s'impose à moi que le vrai mot pour un objet est le vocable bre- ton. Le mot français « évoque » moins, me semble moins authentique. Et sans parler de la construction ! A côté du breton, le français a de la grâce, mais nî charpente, ni vigueur.

Il en va de toutes les langues comme du breton. Cha- cune a ses points faibles. Le français exprime très insuf- fisamment les mouvements et les images animées, son accent oratoire est monotone et sans force, son vocabu- laire est restreint et doit employer des moyens d'ingé- niosité pour exprimer des nuances qui, dans d'autres lan-

gues, tiennent dans un préfixe ou un composé. L'anglais exprime la pensée d'une façon laborieuse et l'allemand manque souvent d'élégance et de clarté, du moins le dit-on.

En somme, le breton ne ferait pas mauvaise figure du tout, si pour achever sa restauration, on parvenait à épurer son vocabulaire. L'invasion de mots étrangers n'a pas tué l'anglais, car il les a absorbés en les défigurant, *néchnell* n'est pas *national*. Tandis que le breton en prononçant *national*, introduit dans son système phonétique un rythme étranger qui le désorganise. Si nous disions *nachónal* par exemple, il n'en serait pas de même. Chez nous, le purisme n'est pas une manie d'esthètes, c'est une mesure de sauvegarde.

O. M.



Le Mouvement breton ne peut être ni modéré, ni « raisonnable ». Aucun « bon-sens » ne peut conseiller au petit peuple breton, disjoint, d'attaquer de front les préjugés et la force de la France. Un Mouvement breton bon père de famille, s'interdirait à lui-même la marche en avant.

Il faut à notre mouvement un caractère héroïque pour oser entamer le combat gigantesque qui s'offre à lui. Audacieux, violent, tel doit-il être pour inspirer confiance, car c'est seulement ainsi qu'on le sentira capable d'atteindre ses buts.

POÈMES GALLOS



CONJURÉ

Il a des yeux gris comme l'eau,
Mon camarade,
Et doux comme les fleurs qu'on hûme les yeux clos.
Son visage pâlot est celui d'une fille,
Mais ses poignes et ses bras sont ceux d'un matelot.

Il ne dit jamais rien.
Seul parle son sourire,
Quand se souviennent ses yeux gris
Il met sa main sur mon épaule,
Et nous allons.

Il reste en haut d'une maison de pierre,
Sur le vieux port.
Quand je l'appelle, il se penche au rebord,
D'où s'envolent les oiseaux de la mer.

Il descend parmi nous comme un gabier
D'un mât,
Ses mèches toutes parlantes
Du vent qui les a emmêlées.

Aucun de nous n'y est grimpé
Là-haut, dans sa soupente,
Et personne jamais n'oserait y frapper ;
Un jour, deux hommes y sont montés,
Et ils l'ont emmené.
Depuis,
La fenêtre est fermée.

LE CHANT DE MON PAYS

Un soir, je l'entendis d'une chambre perdue
Au fond d'un pays noir
Peuplé de cheminées.
Un soir, je l'entendis
Le chant de mon pays.

Il montait dans la nuit, comme un appel de mage.
Le long d'un noir sentier
Où passaient en houlant,
Sept ou huit terrassiers.

La grande terre hostile où les pierres sont bêtes,
Où les champs sont sans âme
Et les bois sans murmures,
Se taisait.
On n'entendait que lui,
Le chant de mon pays.

Dans le Ciel sans étoiles, il traçait des collines,
Des vallées et des grèves, des ruisseaux qui chantaient,
Des places où passaient des filles en riant,
Des enclos où les gâs regardaient les chevaux
Il bâtissait un monde, le chant de mon pays.

Quand l'espoir m'abandonne,
Quand la vie m'est cruelle,
Quand l'exil m'entoure de ses murs de prison,
Il suffit de t'entendre, O chant de mon pays.
Tu m'arraches à mon sort,
Tu m'emportes et me combles,
Tu m'a rendu le cœur et la force et la vie,
Beau chant de mon pays !

NOS TARTANS

Le premier jour qu'on s'est causé,
C'est parce qu'il avait G. V.
Sur son automobile.
Il connaissait B. A.
Il emporta une pile
De tracts et de numéros.

Celui qui m'a passé tantôt,
Comme un idiot,
Dans un virage,
Était un espèce de sauvage
Qu'avait K. A.
Peint sur le dos.
Sale Angevin ! Tu m'le paieras,
Ou un autre K. A.
Paiera pour toi.

La main en l'air, j'appelle en vain.
Ayez pitié
De ma voiture dans le fossé !
Ils passent tous sans s'arrêter,
Plusieurs G. V.
Un gros J. H. et deux L. E.
C'est un R. G.
Qui m'a r'morqué,
Inutile
De l' répéter !

Ça fait plaisir tous les R. F.
Qui, dès l'été,
Rappliquent en foule !
R. F. ! Paris ! La bonne République
Qui nous apporte, ou qui nous rend
Du bon argent.
R. F., R. J., R. D... Ils ont tous l'R.
Des gens heureux,
Vive l'été !

Y en a, des numéros barbares,
Des M. S., des B. K., des P. H. !

On ne sait où ça vit, d'où ça sort,
 Si ça paie, si ça mord.
 A l'hôtel, j'évite leurs tables,
 On n'a rien de commun,
 Leur langage est vilain, leurs ongles polissés...
 Un F. J. vous dites ? Alors, je suis sauvé !
 Il est à la table du fond ?
 Merci garçon.
 — « Qu'est-ce que nous prenons ? ».

Elles arrivent pour la manifestation,
 Les petites et les grosses,
 Les noires et les « saumon ».
 F. J. ! Voilà Quimper ! L. E. Ceux de Lorient !
 Les E. A. de Guingamp,
 Les gâs de Nantes avec J. H.
 Les Fougerais, les Vitréens,
 Aux G. V. 2, aux G. V. 1.
 Elles fraternisent au parc,
 Entremêlant leurs ailes et leurs enjoleurs.
 Aujourd'hui,
 Les petites, elles, sont toutes à l'honneur.

Puisqu'on n'a plus de penn-haz,
 De grands drapeaux, ni de gilets,
 De cheveux longs, de bragou-braz,
 Ni pour montures de bidets.
 Au moins, tenons nos numéros,
 Bien haut !
 Veillons-y comme à nos drapeaux,
 Et menons-les là où il faut !

BRYTHON.

Traduit du Breton

Nos lecteurs trouveront cette fois, sous une rubrique que nous consacrons habituellement à des morceaux de valeur, un échantillon de la littérature très spéciale dont s'est pendant de longues années contenté et félicité le régionalisme breton. Les jeunes ignorent sans doute qu'avant GWALARN, la critique littéraire n'existait pas en Bretagne bretonnante. Vallée signalait les fautes de langue, (ce qui lui valut des haines dont il est difficile aujourd'hui de se faire une idée), mais ne s'occupait guère du fonds. On imprimait le tout venant. Et, beaucoup aussi parce que le public était dans son ensemble très novice en breton, on applaudissait tout, pourvu que ce soit du breton. Aujourd'hui que tant d'écrivains en herbe s'essaient à écrire en breton, il est du devoir des Bretonnants informés de les mettre en garde contre l'entraînement de la facilité. Personne évidemment ne peut empêcher quelqu'un d'écrire une niaiserie sans nom dans une langue abominable. Mais on peut tenir grief au directeur d'une revue qui se respecte d'offrir un tel navet à un public peu exercé, parce que c'est l'induire en erreur et pratiquer en lui de la culture à rebours. C'est pourtant ce qu'a fait AN OALED, qu'on peut considérer comme l'organe officiel des Bardes de Bretagne, dans son numéro de Janvier 1936. Dans un cas de flagrant délit, comme celui-là, notre devoir est d'intervenir. Il ne faut pas qu'on puisse impunément attenter à l'honneur du breton, et du même coup éloigner du mouvement breton l'élite véritable qu'un effort sérieux et de qualité commençait à intéresser depuis quelques années.

MA BRETAGNE

PAR RAPHAEL KERISIT

(AIR : *Montagnes des Pyrénées*).

O Bretagne, mon pays béni
Je t'aimerai toujours
Tous viennent te voir
Des quatre coins du monde.
Il n'y a rien de plus beau que tes côtes
Rien de plus vert que tes bois
Gens de l'Arvor, gens de l'Argoat
Aimons un pays si doux, si bon
Et, s'il le faut, pour le défendre
Bretons, versons notre sang

« Laisse tes côtes tes bois
Me disent les gens de Paris
Tu trouveras dans nos villes
Le plaisir et la liberté ! »
Non, non, jamais je ne serai si fou que ça
Tout mon bonheur est dans mon pays :
Courir le lièvre avec mon Azor
Et pêcher sur le bord de la mer
Et peiner auprès de ma douce mignonne
Et voici tout mon désir !

On ne trouve d'aussi belles modes
Nulle part ailleurs
Des culottes larges, des vestes courtes
Et des chapeaux de velours.
Les grandes colerettes des Fouesnantaises
Et les tours des Bigoudènes
Toutes couvertes de perles
Souvent avec de l'or et de l'argent
Toutes les modes de Bretagne des filles
Font des Reines.

On ne voit sur le terrain
Nulle part ailleurs
D'aussi forts lutteurs
Que les Bretons.

Ils crochent comme des tiques.
Ils roulent comme des toupies
Aussitôt roulés, aussitôt debout,
Les aplatir n'est pas aisé.
Jamais un Breton ne s'inclinera,
Plutôt il mourra.

.....
En Bretagne se trouve le pays des fleurs
Et le pays des oiseaux,
En Bretagne se trouve le pays des côtes
Entourées par la mer profonde.
Et comme l'air de nos campagnes est doux !
Comme il est fortifiant l'air de nos côtes !
Quel bon air il y a au pays
Quelle bonne odeur il jette aux alentours
L'ajonc, le genêt d'or
L'aubépine blanche d'argent ! (1)

REFRAIN

.....
Iou ou, Iou ou, Iou ou
Tous tremblent dans leurs culottes
Iou ou, Iou ou, Iou ou
En entendant nos hurlements
Iou ou, Iou ou, Iou ou..., etc...

(1) Pour abrégé, nous avons éliminé les strophes 5 et 7 de cet inégalable chef-d'œuvre, dont nous avons scrupuleusement respecté la ponctuation.

DIRLEM-LE-BRAS

En feuilletant dans les boîtes d'un bouquiniste breton, le hasard nous a mis sous les yeux une plaquette intitulée « Les Bretons qui meurent », publiée en 1916, par Emile Masson, en souvenir de Jos Le Bras, barde Dirlem. Nous en avons fait la lecture avec étonnement et ravissement. Comment un pareil document, qui jalonne un événement moral d'une importance capitale, a-t-il pu être aussi parfaitement enterré jusqu'ici, alors qu'il a certainement passé dans des centaines de mains au cours des vingt années qui se sont écoulées depuis sa publication ? Certes, Dirlem n'a laissé derrière lui aucune œuvre comparable à « Ar en deulin ». Il n'avait pas le souffle de l'autre, et fauché à 23 ans par une balle de mitrailleuse, il n'avait encore donné qu'une très faible mesure de sa personnalité. Mais tout de même ! Il semble bien en lisant les lignes qui vont suivre que le petit Le Bras n'avait pas le ventre à tomber dans la mauvaise littérature à la René Bazin que la forme splendide de « Peden er Gédour » ne saurait vider de son contenu. Le petit Le Bras ne s'est pas un instant senti une « étoile brillante au front de la France », il est resté, seul, irréductible Breton. Et de cela, nous lui sommes pieusement reconnaissants. C'est lui, et non pas Jean-Pierre Calloc'h, qui nous montre l'exemple pour la prochaine fois. Nous n'avons plus contre ses opinions les mesquins préjugés qui firent tomber dans l'oubli celui qui fut peut-être LE héros Breton de la guerre.

Sur la couverture de la brochure, on lit cet excergue : « Ave, Caesar !... ». Le mot, ainsi que les points de suspension qui le suivent, en dit long sur les arrière-pensées d'Emile Masson, en ces sombres années de guerre où la terreur faisait rentrer sous terre les

suspects d'antipatriotisme. Et plus loin, lisez ces paroles de Dirlem, qui montent de la boue des tranchées comme la plainte d'une bête traquée : « Je ne voudrais pas laisser ma vie ici ! ».

Ces gens-là furent nos braves. Ils eurent ce courage de rester sourds à la folie collective du chauvinisme français qui assimilait les compatriotes de Goethe et de Bach aux antropophages de la Papouasie et qui appelait traitres à la civilisation, à la justice et à la liberté, les rebelles irlandais de la Semaine de Pâques. Leur sens breton fut plus fort que tout. Repliés sur eux-mêmes, ils durèrent, ils moururent, sans comme tant d'autres, oublier la Bretagne.

Nous serons sans doute à même bientôt de faire plus qu'ils n'ont fait, mais nous n'aurons jamais le mérite qu'ils ont eu.

Né le 8 novembre 1889 à Saint-Sauveur de Landivisiau (Finistère), d'une famille de pauvres cultivateurs ; — caporal au 48^e de ligne, Joseph Le Bras a été tué le 8 septembre dernier, au sortir des tranchées, à la tête de son escouade. Quinze de ses camarades furent touchés avec lui. D'abord légèrement atteint, il faisait un prompt effort pour se relever, quand une balle le coucha pour jamais à terre.

La mobilisation l'avait trouvé à Plouguin, canton de Ploudalmézeau (Finistère), instituteur public intérimaire. Il venait d'y arriver, ayant rempli les mêmes fonctions cette même année à Scaër. Quand je l'ai connu, en mars 1913, il était encore maître d'école libre à Landivisiau.

Une carte postale illustrée représente le jeune barde Jos Ar Braz Dirlem à 17 ans. C'est le type de l'adolescent léonard : l'air encore un peu futé et timide d'une fille, avec des yeux hardis de petit renard ; pureté du front, du regard, du teint ; ailes bien éployées du sourcil ; nez droit, franc, palpitant ; bouche large et mince, prête à sourire et à mordre aussi ; grandes oreilles sous le large chapeau à longs rubans de velours noir ; col blanc, plastron blanc de chemise sans cravate, vaste gilet noir, bien ouvert, à cent boutons, sous la large veste de drap noir à courtes basques ; ceinture de flanelle rayée et lâche, aux gros plis abondants sur l'abdomen ; pantalon large à longues raies verticales ; gros souliers ferrés. D'une main le jeune barde tient l'organe catholique bretonnant Kroaz ar Vretoned, et de l'autre il s'appuie au lourd penbaz à corde de cuir tressé.

Voici comment en mars 1913, très peu de temps avant de quitter l'enseignement libre pour l'enseignement pu-

blic, s'exprimait cette âme très noble devant d'angoissants problèmes :

« J'aime l'Evangile. Avec douleur je vois un grand nombre de missionnaires de Celui qui est venu sur la terre pour l'amour de tous les hommes et qui était l'Ami des Pauvres, s'incliner si bas devant les Riches qu'a maudits Jésus, dans le « Sermon sur la Montagne »... Pourquoi les seigneurs de la Richesse peuvent-ils, de leur or, de leur argent, de leurs billets de banque, acheter les beaux honneurs [enoriou kaër] de l'Eglise, les jours de Baptême, de Mariage, d'Enterrement ? Hélas ! comme ils sont vrais les vers de Brizeux :

jusqu'en son trépas

Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas !

« Oublient-ils les paroles du Christ sur le denier de la Veuve ? « En vérité !... tous ont donné de leur opulence, mais elle, c'est de sa misère qu'elle a donné ! ».

« Comme on ne saurait rêver voir tous les travailleurs de l'œuvre bretonne venir à l'Evangile, j'accepte d'aller au peuple breton, à Yann Couer, avec tous les hommes de bonne volonté, chrétiens ou non. Mais je suis pauvre, hélas ! mes parents ne sont pas riches non plus, et, infirmes déjà, ils ne travaillent plus... Autre chose : maître d'école libre je suis, mais il est des points où je ne suis libre que de nom... En dehors des Catholiques, je ne vois personne, moi... »

« La grande erreur des « chefs-bretons » c'est de croire qu'ils éveilleront le pays avec des gens qui n'ont pas l'esprit breton, et ignorent la langue bretonne. Quand seront francisés, quand seront déracinés tous les paysans, et qu'il n'y aura plus qu'une « pochée » de dilettanti à aimer leur pays... dans leurs écrits, ah ! comme alors sera lamentable l'état de la Bretagne !

Ces idées que j'exprime au long de ces longues lignes n'ont à mes yeux pas plus de valeur que n'en peuvent avoir les paroles d'un « petit gars » de 23 ans [pôtrig 23 bloas] qui a encore bien des choses à apprendre de ses aînés... »

Hélas ! « petit gars de 23 ans », tu n'as plus rien à apprendre de tes aînés ! Te voici passé maître et d'un coup ta mort immortellement couronne la cause que tu aimais, à laquelle tes aînés et toi-même vous aviez en vain dévoué votre vie entière.

Ces fragments de lettre sont traduits du pur dialecte de Léon, de Jos Ar Braz. A d'autres de dire, dans des revues spéciales, l'espoir qu'il fut et le deuil qu'il sera pour la Jeune-Bretagne (1), et pour les militants des renaissances provincialistes. Mais son cœur, c'est-à-dire sa cause, appartient désormais à tous.

« Quand cette tuerie prendra-t-elle fin ? » écrivait-il des tranchées en mars dernier. « J'ai hâte de retourner en Bretagne. Le travail est pressé là-bas ! Mes compatriotes sont malheureux, et, pour l'amour de la Bretagne, je ne voudrais pas laisser ici ma vie ! ».

La peine du paysan de Basse-Bretagne parlant une langue antique et cependant reniée des éducateurs du jour ; la peine du matelot breton ; la peine de cet homme de peine de la terre et de la mer, à quoi tous les siens sont condamnés, voilà la nostalgie qui le hante sur les champs de bataille, face à la mort. Cette peine il l'a vécue lui-même dès la petite enfance, quand « pieds nus, tête nue, derrière mon père, la main droite fouillant dans un sac de cendre accroché à ma main gauche ; couvert de cendre, trempé, les reins brisés, le long de deux ou trois sillons de trous, vite, pas à pas, je plantais les pommes de terre. » C'est aussi la peine du domestique de ferme qui « loge avec les bêtes, couche en travers des bêtes, n'a d'autre air à respirer que le suint des bêtes ! » ; celle du fermier pauvre qui « n'ose pas regarder les haillons de ses petits en allant payer sa rente au riche propriétaire :

« sous ses habits, voilà ta sueur et ta graisse ! » C'est encore la peine de l'écolier ou du conscrit des Montagnes-Noires ou de la Montagne d'Arrez, qu'on raille, qu'on insulte ou qu'on punit, parce qu'ils parlent leur langue maternelle. Cette peine multiple, infinie, inapaisée, mais non pas du tout inapaisable, d'une vieille race héroïque et désintéressée qu'exploitent et travaillent méthodiquement à dénaturer des individus de races jeunes et ambitieuses, voilà la peine dont il souffre presque uniquement dans la bataille, dans les « grands fossés hideux (« heugus eo ! ») pleins de cadavres à demi-nus. C'est le « travail pressé » qui l'appelle, à quoi il a promis sa vie. Sur la terre rouge du sang des hommes il voit poindre tremblante, amoureuse, la verte pousse de l'herbe nouvelle, et il écrit, le 1^{er} mai : « Je ne veux pas laisser passer ce jour de la fête des travailleurs sans venir vous dire que je suis encore vivant. Le printemps fait du bien. »

Le « travail pressé » attendra. Il est pour d'autres mains ; non pour un cœur plus pur, plus humain. « Evit Breiz » disait-il sans cesse : pour la Bretagne vivait ce petit pay-

(1) Son nom bardique était *Dirlem* (acier tranchant). De ce nom il signa poèmes et articles de *Kroaz ar Vretoned*. Dans *Breiz-Diskual* il écrivait sous le nom de *Yan Brezel* (Jean le Guerrier), et sous celui de *Bruger* dans *Brug* (Bruyères). Il avait été lauréat du concours de poésie bretonne de la *Fédération Régionaliste* à Douarnenez en 1912, et à Hennebont en 1913.

san instituteur de Basse-Bretagne, et c'est pour la Bretagne qu'il a donné sa vie, tout en rêvant de soulager la misère et l'ignorance des siens; de retourner parmi eux enseigner les choses nécessaires : l'union qui fait la force, la coopération, l'entr'aide des travailleurs, afin qu'ils sachent désormais faire leur vie plus douce et plus belle, et qu'ils rendent à leur langue antique et magnifique son antique et magnifique prestige : *Te a dle beza ta zalver. Kont war ta nerz ha ijin unanet gant nerz ha ijin da holl vreudeur !* « A toi-même d'être ton sauveur, dit-il à son frère des champs et des rives d'Armorique : compte sur ta force et ton bon sens unis à la force et au bon sens de tous tes frères » (2).

« Evit Breiz ! » Pour la Bretagne dans tout le passé, et sur tous les champs de bataille du monde, des milliers et des milliers de Bas-Bretons sont morts dans les rangs français, à bord des navires de guerre français, à qui la grande Patrie doit tant de victoires et la liberté. *Evit Breiz !* pour la Bretagne, dans la Grande Guerre que voici, que les grandes nations livrent pour la liberté des petites ; partout et toujours, en Flandres, en Champagne, en Argonne, en Alsace, aux Dardanelles, en Serbie, sur l'Océan sans rive, « la mer grande » sont morts, meurent chaque jour, chaque jour passent et vont mourir, mourront demain — inébranlables, impassibles et comme muets — des milliers et des milliers de paysans bas-bretons, incultes et ne sachant pas dire. Ils sont « les meilleurs régiments de France » ; ils sont ses marins, ses fusiliers-marins invincibles. Ce qu'ils ne savent pas dire, ce qu'ils ne disent pas, tous ceux-là qui sont morts ou qui vont mourir, l'un d'eux, Jos ar Braz, paysan cultivé, l'a dit. Il est leur âme ; il est leur voix. Son œuvre brève et brave parle pour eux, et par delà la mort proclame : « *La langue de ce peuple de héros, notre langue, doit avoir droit de cité en France* ».

En vérité, ô France, et au nom de ce martyr, ta Basse-Bretagne n'est-elle pas cette « Pauvre Veuve » qui — tandis que d'autres ne donnent que de leur opulence — t'a donné tout, de sa misère : tous ses fils, à qui tu refuses des écoles en leur langue, et de s'instruire dans le passé de leur race ?

E. M.

(2) Ces citations et les précédentes sont traduites des articles courts, précis, familiers, pittoresques et pleins de sève qu'il écrivait régulièrement dans *Brug*, périodique illustré, écrit dans les 4 dialectes bretons, destiné à propager des goûts d'art et de sociologie parmi les paysans.

LE GÉNIE CELTIQUE

STUR manquerait à sa mission culturelle, s'il ne donnait pas, dans chacun de ses numéros, une traduction de textes bretons modèles, choisis parmi ceux qui sont les plus propres à suggérer aux lecteurs de langue française une idée du génie celtique authentique.

Nous publions ci-après, quatre passages, tirés de trois adaptations bretonnes modernes de légendes anciennes en irlandais, dans l'ordre : *Diarmuid et Grainné* (R. Hémon), — *Le destin des enfants de Tuireann* (R. Hémon), — *Kondlé-la-Flamme* (Abeozen).

LES SEPT PORTES EN BRINS DE BOULEAU

La belle Grainne, fille de Cormac, roi d'Irlande, a été promise en mariage à Fionn, l'illustre guerrier. Mais au cours du banquet d'accordailles, elle préfère le jeune héros Diarmuid, à son fiancé qui n'est plus très jeune. Elle emploie la ruse pour endormir ses hôtes et la magie pour décider à la suivre Diarmuid, qui hésite à faire un tel affront à Fionn. Les deux fugitifs sont bien-

tôt poursuivis par Fionn et ses partisans. Ils sont cernés dans un fortin improvisé. Un druide ami de Diarmuid offre aux deux amoureux de les faire évader en les rendant invisibles. Diarmuid accepte pour la jeune fille, mais refuse pour lui-même. Bourrelé de remords, il ne veut pas fuir le danger.

Quant à Diarmuid, après le départ d'Aongus et de Grainne, il se leva droit comme un pieu, et il revêtit sa cuirasse et ses armes. Ensuite, il s'approcha d'une sept portes en brins de bouleau qui étaient dans l'enceinte, et il demanda qui était là.

— Nous ne sommes pas tes ennemis, pas un d'entre nous, lui fut-il répondu. Ici est Oisín fils de Fionn, et Osgar fils d'Oisín, et les chefs du Clan Baoisgne. Sors, et personne n'osera te faire du mal.

— Je n'en ferai rien, dit Diarmuid, tant que je n'aurai pas découvert où est Fionn.

Il s'approcha d'une autre porte, et demanda qui était là.

— Gaoilte fils de Crannachar fils de Ronan, et les hommes du Clan Ronan avec lui. Sors, et nous donnerons notre vie pour te défendre.

— Je n'en ferai rien, dit Diarmuid ; je ne veux pas donner prétexte à Fionn de vous en vouloir pour le bien que vous m'auriez fait.

Il s'approcha d'une autre porte, et demanda qui était là.

— Ici est Conan fils de Fionn Liatluachra, et les hommes du Clan Morna avec lui ; nous sommes les ennemis de Fionn, et nous te préférons à lui. Sors, et personne n'osera t'opposer de résistance.

— Je n'en ferai rien, dit Diarmuid, Fionn aimerait mieux tous vous tuer que de me laisser passer.

Il s'approcha d'une autre porte, et il demanda qui était là.

— Un ami que tu affectionnes, Fionn fils de Cuadan, chef des Fianna Muma avec ses guerriers. Nous sommes compatriotes, Diarmuid, et nous donnerons nos corps et nos vies pour toi.

— Je ne sortirai pas pour vous rejoindre, dit



Un paysage
de
Connemara

Diarmuid, je ne provoquerai pas la colère de Fionn contre vous pour m'avoir été favorables.

Il s'approcha d'une autre porte, et demanda qui était là.

— Fionn fils de Glor, chefs des Fianna d'Ulster avec ses guerriers. Sors, et personne n'osera te blesser ou te maltraiter.

— Je n'en ferai rien, dit Diarmuid. Tu es mon ami, et ton père l'est aussi. Je ne veux pas que Fionn soit ton ennemi à cause de moi.

Il s'approcha d'une autre porte, et demanda qui était là.

— Nous ne sommes pas tes amis, aucun d'entre nous, lui fut-il répondu. Ici se trouve le Petit Rivage d'Eamuin, et le Grand Rivage d'Eamuin, et le Chétif d'Eamuin, et celui qui blesse d'Eamuin, et celui à la Voix Forte, aux Doigts Blancs d'Eamuin. Nous ne t'aimons pas. Si tu sors, nous te déchirerons et te mettrons en morceaux, sans pitié.

— Ceux qui sont ici sont mauvais, dit Diarmuid, menteurs, vauriens, canailles. Ce n'est pas par peur, mais par mépris pour vous que je ne passerai pas par cette porte-ci.

Il s'approcha d'une autre porte, et il demanda qui était là.

— Ici est Fionn fils de Cumall, fils d'Art, fils de Treunmor O'Baoisgne, et avec lui quatre cents de ses gens. Nous ne t'aimons pas. Si tu sors, nous te trancherons la moëlle des os.

— Je jure, dit Diarmuid, que c'est par cette porte-ci, Fionn, que je passerai.

.....



LE MEURTRE DE CIANTE FILS DE CAINTE

Les trois fils de Tuireann, respectivement Brian, Iucharba et Iuchar, rencontrent un vieil ennemi, Cian,

qui pour leur échapper se change en sanglier. Mais les trois frères attrapent la bête et la transpercent. Cian, alors, leur demande la grâce de mourir sous ses espèces d'hommes. Ses meurtriers acceptent. Redevenu homme, il leur révèle que les armes qui l'achèveront raconteront à son fils, Hug, le sort qui a été fait à son père...

— Ce n'est pas avec des armes que tu seras tué, dit Brian, mais avec les pierres qui sont sur la terre.

Et ils se mirent à lui jeter des pierres, si cruellement, si sauvagement et d'une manière si épouvantable, qu'il ne resta plus du guerrier qu'un pauvre petit tās de chairs et d'os brisés. Et ce tās-là ils l'ensevelirent.

Mais la terre refusa d'accepter le forfait. Et elle rejeta le corps sur le sol.

Alors Brian dit qu'il fallait le mettre en terre de nouveau, et il fut remis en terre pour la seconde fois. La terre le refusa.

Six fois de rang, Tuireann mis le cadavre dans la terre. Et six fois la terre le rejeta. La septième fois cependant, la terre le garda.

Et les enfants de Tuireann s'en allèrent...

■

LES TROIS CRIS SUR LA MONTAGNE

Les trois frères, pour racheter leur crime, s'engagent devant le roi d'Irlande à accomplir un certain nombre d'exploits. Ils en viennent à bout non sans peine. Le dernier consiste à pousser trois cris sur une montagne dont l'accès est interdit par le géant Miodc'haoin et ses trois fils. Ils tuent leurs adversaires, mais sont eux-mêmes percés de coups de lance.

Alors Brian demanda à ses frères :

— Comment vous sentez-vous, mes frères ?

— Nous mourons.

— Levez-vous, dit-il. J'aperçois la mort effrayante qui vient. Poussons les cris sur la montagne.

— Nous ne pouvons pas, répondirent-ils.

Mais Brian se leva et empoigna ses frères, l'un de sa main droite, l'autre de sa main gauche, et tous les trois de verser leur sang à flot, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à pousser les trois cris. Alors Brian emmena ses frères jusqu'au bateau. Et pendant longtemps ils traversèrent la mer.

A la fin, l'un d'entre eux dit :

— Je vois Beinn Eadair et la cour de Tuireann et Teamair des Rois.

— Ah Brian, dirent alors ses frères, lève nos têtes sur ta poitrine que nous voyions l'Irlande. Après cela, la mort ou la vie, qu'importe ?

Et ils chantèrent cette chanson :

— Nos têtes sur ta poitrine,
Noble fils de Tuireann, aux armes rouges,
Flambeau brillant de vaillance,
Que nous voyions la terre verte d'Irlande !

— Tiens bien sur ta poitrine et ton épaule
Ces têtes-là, brave guerrier,
Que nous puissions voir de la mer,
Uisneach, et Tailltean, et Teamair !

— Dublin et le doux palais de Brug,
Framain et Tlactga près de Teamair,
La plaine de Mead, la plaine de Breag,
Et les collines de Tailltean, aux cimes sauvages,
— Que nous apercevions Beann Eadair de loin,
Et la cour de Tuireann au Nord.
Et la mort sera la bienvenue,
Elle qui est si cruelle et si dure !

Alors ils abordèrent à Beann Eadair...

■

KONDLÉ-LA-FLAMME ⁽¹⁾

Un jour Kondlé-la-Flamme était auprès de son père à Gorré-Usnec'h, lorsqu'il vit approcher une femme aux vêtements étranges.

— D'où viens-tu, femme, dit-il ?

— Je viens, dit-elle, des Terres des Vivants, où il n'y a ni mort, ni péché, ni faute...

Qui te parle, mon fils ? dit Kond à son fils :

Et la femme de répondre :

— Il parle à une jeune femme, jolie et de race noble, et qui n'est vouée ni à la mort ni à la vieillesse. J'aime Kondlé-la-Flamme, et voici que je le prie de venir dans la Plaine de la Joie, où règne pour toujours le Roi Boadag... Viens avec moi, Kondlé-la-Flamme... Si tu le veux bien, ta beauté ne se fanera pas et toujours tu garderas, dans leur éclat, jeunesse et grâce.

Mais Kond de faire venir son druide... et le druide de chanter afin de couvrir la voix de la femme, de peur qu'on ne l'entende encore. Et à partir de ce moment là, Kondlé ne l'entendit plus. Mais, avant de se retirer devant le chant du druide elle avait jeté une pomme à Kondlé. Et pendant un mois, celui-ci resta sans manger ni boire. Il faisait fi de toute nourriture, sauf de la pomme. Et il avait beau en manger, elle ne diminuait en rien, mais elle restait entière. Et en Kondlé monta la nostalgie de la femme qu'il avait vue.

Au dernier jour du mois, Kondlé était auprès de son père dans la plaine d'Arc'hommin, quand il vit s'approcher la même femme que naguère... Kond était étonné, car Kondlé cessait de parler à qui que ce soit chaque fois que cette femme venait à lui.

(1) En breton : *Kondle ar Flamm*. Le mot « flamm » n'a pas d'équivalent en français. Il exprime à la fois l'éclat, la chaleur, la jeunesse, la lumière. Nous l'avons traduit par un à-peu-près qui a au moins le mérite de conserver l'aspect du nom.

— Est-ce que tu comprends le sens des paroles qu'elle te dit, demanda Kond ?

— Pas trop, dit Kondlé ; j'aime mes parents par dessus tout, mais je languis après cette femme.

Et la femme de continuer :

— Tu luttas avec peine contre la marée de ton cœur qui t'arrache à tes parents ; montons dans mon bateau de verre, que nous aillions vers le Royaume de Boadag. Il n'y a pas de terre dont il soit aussi difficile d'approcher ; je vois que le soleil brillant est bas à l'horizon, mais nous serons là-bas avant la nuit, et celui-là est le pays où la joie comble le cœur de tous ceux qui le parcourent...

Quand la femme eut terminé sa réponse, Kondlé s'élança vite loin des siens et monta dans le bateau de verre. On les vit s'éloigner. C'est à peine si les yeux pouvaient les suivre, de la façon dont ils étaient portés sur le dos de la mer.

Depuis, plus personne ne les a perçus et on ignore où ils sont allés !

REFLEXIONS...

Littérature à la gloire de l'amour et de la virilité.

De l'amour, qui s'incarne dans la femme audacieuse. L'homme est le maître au combat. Après, la femme en dispose. L'éternelle faiblesse des Celtes : le cœur.

Grainne a aimé Diarmuid du jour où elle l'a vu intervenir dans une partie de crosse et triompher, en se jouant, de tous ses adversaires. Elle a été émue par son beau corps aux muscles mouvants sous le soleil, elle a été conquise par sa victoire. Là, point d'amoureux transi, point de clerc larmoyant.

L'amour roi. Elle dit à l'homme de son choix : c'est toi. Diarmuid est sans force pour lui résister. Comme le beau Kondlé sera sans force pour rester sourd à l'appel de l'étrange inconnue. L'amour, et l'aventure, et le changement. L'éternelle maladie des Celtes : la souveraine fantaisie.

Le meurtre de Cian : le sentiment de la justice. L'omniprésence du divin. La terre participe de l'ordre moral : elle refuse d'entériner le forfait.

Le retour des trois frères mourant. La dernière pensée pour la patrie, la patrie matérielle. La terre personnalisée. Le regret poignant de la vie si belle et si douce.

Tous n'atteindront pas la terre de l'Eternelle Jeunesse, où règne Boadag. Mais tous ont largement vécu !

OU LA CHIMIE DEVIENT UN PLAISIR

Les nomenclatures des Jeux de Mots Croisés, dans chaque langue, sont parmi les exemples les plus vivants qu'on peut trouver actuellement des différents génies nationaux. Qu'est-ce qui peut être plus français que ceux de « Candide », dont les définitions tournent avec un prétendu esprit autour d'un thème unique. On ne trouve pas ailleurs cette recherche tarabiscotée d'unité et de soi-disant harmonie, envers et contre tout.

En Allemagne, l'esprit sérieux et scientifique domine. Témoin cette petite nomenclature d'un « Krenzworträtsel », trouvée dans une revue pourtant assez décolletée :

Horizontalement : Symbole chimique pour Beryllium ; — Pronom personnel ; — Grand philosophe grec ; — Ville de Finlande ; — Abréviation pour Société par Actions ; — Position du son ; — Champ de bataille ; — Note de musique italienne ; — Préposition ; — Indigent ; — Obéissant ; — Symbole chimique pour Iridium.

Verticalement : Queue-leu-leu ; — Modèle ; — Possibilité ; — Symbole chimique pour brôme ; — Note de musique italienne ; — Symbole chimique pour Tantale ; — Mesure de contenance japonaise ; — Espèce d'autruche disparue ; — Race de perroquets ; — Travail de la scène ; — Carte à jouer ; — Abréviation pour une mesure de longueur ; — Symbole chimique pour Osmium.

Imaginez des mots croisés dans la *Vie Parisienne*, dont la principale difficulté serait de connaître les symboles chimiques du Beryllium, de l'Iridium, du Brôme, du Tantale et de l'Osmium !

MUSIQUES PATOISES

NOTE PRÉLIMINAIRE

Le patois gallo est un langage populaire. Il n'a guère jusqu'à présent inspiré que des paysanneries aux écrivains qui s'en sont servis. Personne n'a entrepris de faire œuvre littéraire en patois. Je ne me dissimule pas les difficultés d'une pareille tentative. La langue littéraire issue de nos patois d'oïl a un nom, c'est le français de tout le monde. Il existe donc une incontestable contradiction entre la conservation du patois et son élévation au niveau d'un instrument de culture. Le poème qu'on va lire en fait, on peut le dire, la démonstration par l'absurde. Ou l'on s'exprime comme un paysan et l'on reste dans le patois, mais c'est une attitude qui chez un homme de la ville manque de naturel. Ou l'on est sincère, on reste de son milieu et l'on trahit le patois à chaque ligne. Quand j'écris : *Ses chatiao d'aotfas émergent des bois morts*, je triche. *Bois morts* en patois, ce sont des branches tombées, et *émerger* ne s'emploie qu'au sens propre. En vrai patois, on traduirait la même image d'une manière moins littéraire, plus directe, par exemple : *L'hiver, ses vioux chatiao s'veient ben ao d'sus des arbes*. Je triche encore en écrivant *presbytère* au lieu de *cure*. Je triche toujours en mettant *rire* au lieu de *ri* qui est la seule forme traditionnelle. Mais peut-on sciemment s'appauvrir, et est-ce en se mutilant qu'on peut satisfaire ses aspirations à la beauté ? — Quand j'écris

*tu prêt'ras tes fossés, tes jannas,
Et le secret de tes hôtés*

Je mets en fait qu'il n'existe bien sûr pas, entre Plélo et St-Mars-la-Jaille, un seul paysan capable de faire la plus discrète allusion au « secret » de sa demeure ; ou bien alors le mot « secret » aura un sens littéral, il s'agira par exemple d'une cachette ou d'une dissimulation. Une langue populaire qui tend vers l'abstraction cesse d'en être une, et le patois gallo se fond dans le français en s'intellectualisant.

Je ne sais si un écrivain possédant aussi parfaitement le patois qu'un Florian Le Roy réussira un jour l'essai devant lequel je recule. Il professe que notre patois possède une grammaire originale, différente de celle du français et qui jusqu'ici a été mal reconnue et presque pas étudiée. Je doute qu'il soit possible de la restaurer. Depuis le temps que les Hauts-Bretons parlent simultanément le français du terroir et le français classique, les deux langages se sont intimement compénétrés. Le système plumétique du patois lui-même est battu en brèche. Nous remplaçons le son *oi* par *ei* (*veire* pour *voire*), *ei* par *ai* ou *a* (*soula* pour *soleil*). Et pourtant, si j'écrivais *pata* pour *patois* et *aperceveire* pour *apercevoir*, je me ferais rire au nez. On dit chez nous : *bois, dévoiler, ardoise*. Depuis quand ? je n'en sais rien, mais c'est ainsi.

Pour moi, la faiblesse de notre patois en face du français vient de ce qu'il n'est pas assez caractérisé. Les patois du Nord se défendent mieux. Le wallon s'écrit facilement. Lisez cette chanson de la *Nuit de Mai*, recueillie à Malmédy :

*I fait tranquille, lu ci est bé,
Ezès manèdjés on n'ôt nou bru ;
Avà lès tchamps, les p'tits ouhès
Su rpwasèt quéquès eûres ossu.
Nos ôtes ns frohans bwes èt hâyes
Po trover one cohe bèle assez.*

Essayons de transposer en gallo :
*I fait tranquille, l' cié est biao,
Dans les maisons, on n'euît ren ;
Et dans les champs, les p'tits gaziao,
Se délassent quioq's heures aossi.*

Cela suffit, et c'est ce qu'il fallait démontrer.

Le poème qu'on va lire a été écrit dans un patois qui fait appel aux ressources littéraires du français. Ainsi font les personnes de la campagne qui « se parlent. » Mais il est nécessaire de le lire avec l'accent. Non pas avec cette affecta-

tion de fausse paysannerie de tant de diseurs, dont le parti-pris de raillerie ou de charge est trop visible. Mais avec sincérité et avec force. Nous n'avons pas eu recours à une écriture plumétique qui aurait été trop rébarbative. Tout au plus avons nous, pour bien marquer notre intention, écrit les différences les plus nettes. Quelques brèves indications aideront la lecture de notre texte, pour qui connaît déjà la manière de parler des paysans entre Dol et Dinan.

Les finales muettes en français le sont aussi en patois. Les finales écrites ici, comme en français *é, er, ée* ont la valeur de *eu* tirant sur l'o final italien. Les *e* muets ou assourdis disparaissent. Les sons *in, oin, enne* représentent des sons nasalisés originaux. La plupart des voyelles ont des valeurs différentes du français : même se prononce *mèm'*, défile s'entend *deufl'*, les *o* ouverts tendent à *ou*, comme nous l'avons souvent orthographié. Les consonnes suivent des traitements spéciaux, *v* labialisé, *g, j, ch*, aspirés, *s* se rapprochant parfois du *th* anglais, etc...

I' n'est fermé comm' un enclos,
Pour des j'vao,
Mon vieux peuy's gallo.
Ses châtaio d'aotfas
Emergent des bois môrts,
Ioû geint le vent.
Des sôs d'charrues, là-bas
Dans le soulaï couchant,
Luisent comm' d'z armures.

Les gâs, su' la place, el dimène,
N' ont d'z 'allur's ed fantassins.
On dirait d' souldats,
Mis en pekings,
Qu'ont laissé lou fusils dans un coin.
Ao lin,
Y a z'un clairon qui sonne.

A c't' heure,
T'as mis des rangées d'arbes
Devant tous les labours,
Pour en barrer l'entrée.
On n'y veïe point à ieune sabottée.
Mais à Hédé,

A Montmurand,
Su' la montagne de Bech'rel,
On t'aperçoit tout dévoilé,
Vieux cachottier !

T'as z'un visaïge ed fomme en couches,
Où l'z' os erbiquent sous la piao.
Tu rést' là, chomé tout drett, planté, raidi,
Coumm' une revue d'militaires.
T'es point plus drôl'
qu'un presbytère !

Tu dôrs lourdement,
Sous la piée qui chemine.
Mais ton ciè 'defile
Coumm' un grand fou.
I n'empôrte tes rêves
Dieu sait ioû,
En agittant ta chevelure !

T'as biao t'tasser,
Su' l' mont Dol,
On peut la veïre
Ta ben-aimée.
Ell' couche ao boutt de tes halliers,
Le biao lamé d'argent
D' sa béll' robe d'épousée.

T'es point pou' les tourisses,
T'es ren qu' pour nous.
Tu nous k'neu ben !
Tu coll' ta terre lourde à nous pieds,
Cômm' pou' point nous quitter.
Tes bras noueux nous disent :
— Histoire de rire, —
« A' tous lutter ? »

Quante même, t'as des endoits ben doux
A l'esprès pou' l'z amoureux,
Qui s'en vont faire mérienne
Sous les poummiers.
Les haots-peuys sont cor tout guerroués d'même,
Que tu t'couv' de fleurs,
Coumm' un jardin l'été.

Ecout', un jour, si t'veux ben,
Tu nous prôtég'ras.
Tu prêt'ras tes fossés, tes jannâs
Et le secret de tes hôtés.
Tu neïras tes chemins,
Tu lieras tes branchaïges
Tu feras ta partie,
Vieux souldat !

Ton ciè' se remplira de naïge et d'épouvantes,
I' roulera des fantômes d'armées.
Ton vent, dans les futaïes, sônn'ra des fanfares
Qui f'ront trembler les gringalets.
Tu nous diras tout' tes pensées,
Que tu gardes sous terre, aotour de tes eglises.
Tu nous diras, cômment qu' i' z'auraient fait,
A nout' place,
Les grands bounoummes d'aotfais.

Y en a d'pus biao qu'ta,
Ioû qu'les filles ont des manieures,
Et les villaïges d' béll' maisons d' pieurre ;
Ioû qu' y a des peintes o des pinçao.
Mais ça n'fait ren.
Suffit que ' j' veïe dans la foret,
Briller l'ardoise de ton kiocher ;
Suffit qu'près du rusé,
J'entende les pâtoûs quanté lou « madondé, »
Je laiss' tout mon berton,

Je r'prends le patois,
A tout coup,
C' est pus fôrt que ma.

JEAN LA BEN'LA

VOCABULAIRE

AOTFAS : Autrefois ;
CHOMÉ : Resté debout ;
DIMENE : Dimanche ;
GUERROUÉ : Gelé ;
HOTÉ : Demeurance ;
JANNAS : Lande d'ajonc ;
JVAO : Chevaux ;
KNEUS : Connais ;
LIN : Loin.
MÉRIENNE : Sieste de Midi ;
RUSÉ : Ruisseau.

Une révolution ne produit de changements profonds, durables et glorieux que si elle est accompagnée d'une idéologie dont la valeur philosophique soit proportionnée à l'importance matérielle des bouleversements accomplis. Cette idéologie donne aux acteurs du drame la confiance qui leur est nécessaire pour vaincre ; elle élève une barrière contre les tentatives de réaction que des juristes et des historiens, préoccupés de restaurer les traditions rompues, viendront préconiser ; enfin, elle servira à justifier plus tard la révolution qui apparaîtra, grâce à elle, comme une victoire de la raison réalisée dans l'histoire.

Georges SOREL.

NAIVETÉS

DIOUZ DOARE TRA-ROEN

SETU ANO AN ISTORIG : LABOUR PEMDEZIEK

Ouz an daol-wriat emañ ar vaouez yaouank en he c'hoazez. Neuze silas heol an abardaevez eur saezenn aour ebarz, dre ar prenestr. Hag an abardaevez en eur voemi : « Deus mēz 'ta, war ar poñdalez : Flour ha flour e vez an aer. Ar peoc'h a ren. C'houez vat a zav diouz ar bleuñv. Klev kentoc'h ar voualc'h, e liorz hon amezeg, o kana soniou-huñvre. Splanaat a ra koummoul er c'hor-nog evel inizi-roz... »

Neuze laoskas ar vaouez yaouank he zamm-labour a-gostez. Digeri a reas stalafiou-bras ar prenestr-groaz war ar poñdalez, ha sellout prederius ouz an abardaevez flamm : « A, na brav out-te, abardaevez hañv ! N'ouñ ket em aez avat, rak n'em eus ket graet kalz a dra hizio ! Ha koulskoude brasat c'hoant a oa ganiñ kas da benn labouriou a-bouez ! Dister ha didalvez eo ar re-mañ, mil taoliouigou dourn — hag ahendall, netra... »

Neuze soñjas an abardaez : « Arabat d'it komz evelhen. Awalc'h e ouzoñ ar pezh ac'h eus graet. Ha kalzig ac'h eus graet. O veza ma teu traou vihan o n'em heuilh da ober eun dra vras. Ha goût a rañ ivez ar pezh ac'h eus graet hizio. Sioulaat eur bugel o leñvi war ar ru. Gwarezi eur wrac'h koz en dienez. Skriva eul lizer d'az c'hoar da gaout he c'halon en-dro. Kavout er porz, dindan eur bern plénk ha mein, eur c'holenkaz peurnaoniek, ha tenna ermēz al loenig truezus o gwic'hal, ha gwalc'ha 'nezan. Ra vezi ivez e peoc'h. Da lodenn labour vat ac'h eus graet ivez en devez-mañ. Kerz da gousket c'houek : Nozvez vat ! »

La France devant la guerre

La guerre que Napoléon III déclara, le 19 Juillet 1870, au Roi de Prusse, — à l'occasion de la candidature, d'ailleurs presque aussitôt retirée, d'un Prince de Hohenzollern au trône d'Espagne, — il est de fait, ainsi que le constate l'historien Arthur Chuquet, qu'en France, plus qu'en Allemagne, « tout le monde la voulait » (1).

Pour la France, c'était nettement une guerre de conquête. « Napoléon-le-Petit » y cherchait une revanche à ses déconvenues de 1864 et 1866, lorsque, laissant la Prusse reprendre les Duchés de l'Elbe et écraser l'Autriche, il avait vainement escompté des concessions territoriales aux dépens des voisins : « soit Mayence, le Palatinat bavarois, la Hesse rhénane, les possessions prussiennes de la Sarre, soit la Belgique et Genève, soit le Luxembourg » (2)... Tout simplement !... « Politique de pourboires », avait dit Bismarck. Et quels « pourboires » !...

De même, en 1918, Clémenceau et Foch devaient

(1) A. Chuquet : *La Guerre 1870-1871*, page 10.

(2) A. Chuquet : *Ibid.*, page 2.

réclamer pour la France l'annexion plus ou moins déguisée de la Rhénanie (1), sans préjudice de la Sarre, soumise en 1935 à un plébiscite qu'on n'a pas osé tenter en Alsace-Lorraine, au lendemain de la « grande guerre ».

Mais revenons à l'Année Terrible : pour l'Impératrice et son auguste époux, pour la Cour et pour les bonapartistes, la guerre à la Prusse était aussi une guerre dynastique, destinée dans leur esprit à consolider le prestige chancelant du régime : « S'il n'y a pas de guerre, mon fils ne règnera pas », répétait ouvertement l'Impératrice.

Cette guerre, le Président du Conseil, Emile Ollivier, l'historien-Académicien, disait qu'il la déclarait « d'un cœur léger ». Le Ministre de la Guerre, Maréchal Le Bœuf, — qui, parent des Schneider du Creusot, s'était opposé, deux ans, plus tôt, à l'achat des canons d'acier à tir rapide proposés à la France par l'industriel Krupp et s'était contenté de faire ce dernier Officier de la Légion d'Honneur (2) — Le Bœuf affirmait péremptoirement, après Niel, que l'armée était prête, plus que prête, et que, « quand la guerre durerait un an, il ne manquerait pas un bouton de guêtre ». Le Ministre de la Marine, Amiral Rigaud de Genouilly, prétendait jeter en quelques jours un important corps de débarquement sur les côtes de la Baltique. Enfin, le Duc de Grammont, Ministre des Affaires Etrangères et l'un des principaux responsables de la guerre, — qui, après Sadowa, avait déclaré au Chancelier d'Autriche : « C'est moi qui vous vengerai ! » et que Bismarck avait qualifié « l'homme le plus bête de l'Europe », — se faisait fort d'alliances offensives : Italie, Autriche, Danemark, et même

(1) Voir l'article de Raymond Poincaré sur *Grandeurs et Misères d'une Victoire*, de Clémenceau (« Excelsior », 14 Avril 1930).

(2) Documents cités par Jean Galtier-Boissière dans le périodique *Le Crapouillot* (N° spéciaux : *Les Marchands de Canons et Histoire de la III^e République*, I, p. 3 ; Paris, 1935).

de la neutralité bienveillante des Etats allemands du Sud, y compris la Bavière.

Dans cette affaire, en définitive, la fameuse dépêche d'Ems n'avait été qu'un prétexte. D'ailleurs, le Comte Bénédicti, Ambassadeur de France à Berlin, n'a-t-il pas reconnu depuis, dans son livre *Ma Mission en Prusse*, qu'il n'y avait eu à Ems « ni insulteur, ni insulté. » Et n'avait-il pas déclaré même, devant la Commission d'Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense Nationale : « Je n'ai reçu aucune offense à Ems et ma correspondance établira que je ne me suis jamais plaint d'aucun mauvais procédé » ?...

Au surplus, le chauvinisme français, surexcité par la presse, trouvait dans ce nouveau conflit un exutoire à ses outrances éruptives. Les masses, comme toujours, marchaient à fond. « La plupart des journaux, — écrit Arthur Chuquet, — affirmaient sur le ton le plus jactancieux que l'armée impériale mènerait l'ennemi tambour battant et ne ferait des Prussiens qu'une bouchée. Le public partageait l'illusion de ces gazetiers ignorants et fanfarons. La guerre débutait comme une émeute. Des bandes parcouraient les boulevards de Paris en criant : A Berlin ! » (1).

En vain, le vieux Thiers, plus clairvoyant, avait tenté, le 15 Juillet, de tenir au Corps Législatif un langage de modération et de bon sens. Il avait dû se retirer sous les huées :

« Des cris furieux, — a-t-il raconté, — retentirent aussitôt. Cinquante énergumènes me montraient le poing, m'injuriaient, disaient que je me déshonorais, que je souillais mes cheveux blancs. Je ne cédaï pas. De ma place, je courus à la tribune où je ne pus faire entendre que quelques paroles entrecoupées. Convaincu qu'on nous trompait, qu'il n'était pas possible que le Roi de Prusse, sentant la gravité de la situation, puisqu'il avait cédé sur le fond, eût voulu

(1) A. Chuquet : *La Guerre de 1870-1871*, p. 11.



Maisons
irlandaises
dans le
Connemara

nous faire un outrage, je demandai la production des pièces sur lesquelles on se fondait pour se dire outragés. J'étais sûr que, si nous gagnions vingt-quatre heures, tout serait expliqué et la paix sauvée » (1).

— « Voulez-vous, — avait crié le vieil homme d'Etat à ses interrupteurs, — que l'Europe tout entière dise que le fond était accordé et que, pour une question de forme, vous vous êtes décidés à verser des torrents de sang ?... » (2).

De fait, l'opinion étrangère se montrait sévère à l'égard de la France. Dans un rapport télégraphié à son gouvernement, à la date du 12 Juillet, l'Ambassadeur de Grande-Bretagne, Lord Lyons, donnant assez exactement le ton des chancelleries, s'exprimait en ces termes :

« Je fis observer, en outre, à M. de Grammont que la renonciation du Prince (de Hohenzollern) avait totalement modifié la position de la France. Si la guerre survenait à présent, toute l'Europe dirait que c'est la faute de la France, que la France s'est jetée dans une querelle sans cause sérieuse, simplement par orgueil et par ressentiment. Un des avantages de la première position de la France, c'était que la querelle avait pour objet un incident qui touchait très peu aux passions de l'Allemagne et pas du tout à ses intérêts. A présent, la Prusse peut espérer rallier l'Allemagne pour résister à une attaque qui ne pourrait être attribuée qu'au mauvais vouloir, à la jalousie de la France et à un désir passionné d'humilier ses voisins. — En fait, dis-je, la France aura contre elle l'opinion du monde entier, et sa rivale aura tout l'avantage d'être manifestement contrainte à la guerre pour sa défense et pour repousser une agression ».

(1) Déposition devant la Commission d'Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense Nationale.

(2) Discours au Corps Législatif, le 15 Juillet 1870.

A quoi, le Ministre britannique des Affaires Etrangères, Lord Granville, répondait le 15 Juillet :

« La Prusse avait fait preuve, en présence d'une menace publique de la part de la France, d'un calme et d'une modération qui feraient de toute concession ultérieure de sa part l'équivalent d'une soumission à la volonté arbitraire de la France et qui seraient considérés comme une humiliation, que le sentiment national de toute l'Allemagne répudierait certainement comme une nouvelle insulte.

» L'opinion publique en Allemagne prouve que, sous l'influence des menaces de la France, toute l'Allemagne était arrivée à la conclusion que la guerre, même dans les circonstances les plus difficiles, serait préférable à la soumission du Roi à l'injustifiable demande de la France ».

De même, « toute la presse britannique s'indignait », — note encore l'historien Arthur Chuquet, — « lorsque d'irréfutables documents, communiqués au *Times* par Bismarck, révélaient que Napoléon convoitait la Belgique » (1).

La France pouvait-elle au moins compter sur d'autres appuis en Europe ? Pas davantage. Même attitude, même réserve sévère de la part des autres puissances : Russie, Autriche, Italie, Espagne.

Après le 4 Septembre, l'erreur de la République fut de poursuivre cette guerre folle, si « lestement », si injustement déchaînée par l'Empire. « L'Empire, c'est la Paix ! », proclamait audacieusement, en 1850, le Prince-Président, alors candidat au trône de son oncle. Mais la République, — celle de Gambetta, — c'était la guerre, la guerre à outrance ! La guerre pour garder l'Alsace et la Lorraine, annexées par Louis XIV et Louis XV, la guerre encore et quand même !... avec au bout, « la défaite inévitable » (2).

(1) Arthur Chuquet : *La Guerre 1870-1871*, p. 11.

(2) Arthur Chuquet : *Ibid*, p. 360.

Le D^r Robert Gestin, auteur des *Souvenirs de l'Armée de Bretagne*, — le D^r Gestin, pur républicain lui aussi, ce qui ne l'empêchait pas d'être un excellent breton, — écrivait à ce propos, avec un rude bon sens qui ne se payait pas de mots :

« La défaite de Sedan et la trahison de Bazaine nous mettaient dans l'impossibilité de résister à l'invasion. N'ayant plus d'armée, mais délivrés des criminels auteurs de cette guerre inepte, nous devions demander la paix et, au besoin, ouvrir aux vainqueurs les portes de Paris.

» Mais il fallait, disait-on, sauver l'honneur de la France.

» Je ne sais en quoi, dans cette situation désastreuse, l'honneur de la France pouvait être compromis ; c'eût été plutôt celui de l'Empire, s'il en avait eu. La France recevait le châtiment d'avoir accepté ce gouvernement, né du parjure et des massacres du Coup d'Etat. Mais l'Empereur, battu sur notre dos, ayant disparu, et nos armées avec lui, continuer la guerre était absurde et impossible. Je comprends que, dans certains cas, on se batte jusqu'à la dernière extrémité, jusqu'à l'écrasement complet. Mais, qu'une République poursuive, sans moyens sérieux de résistance, une guerre entreprise dans l'intérêt dynastique d'un aventurier et fasse tuer de pauvres diables qui ne savent seulement pas pour qui ni pour quoi ils se sacrifient... Non ! l'honneur de la République Française n'exigeait pas cela.

» Aujourd'hui, je me demande encore en quoi l'honneur de la France a été plus sauf après les fautes, les défaites, les débandades, les capitulations, les humiliations, les ruines de toutes sortes, éprouvées pendant la longue et impuissante résistance qui a suivi l'incroyable sottise militaire de Sedan et le crime de Bazaine. Est-ce que, après la défaite de Sadowa, l'Autriche a attendu, pour demander la paix, que Vienne fût prise ? Et l'Europe l'a-t-elle jugée déshonorée de ne s'être pas exposée à de plus grands malheurs ?...

» Mais il était écrit que nous boirions le calice jusqu'à la lie. Des esprits généreux, mais naïfs, s'étaient figuré qu'avec des troupes levées à la hâte, sans organisation, sans instruction militaire, mal armées, sous la conduite d'officiers de hasard, nous allions bousculer les Allemands, faire lever le siège de Paris et refouler l'envahisseur hors de nos frontières. Bismarck, plus clairvoyant, avait dit : « Vous aurez des bandes, mais pas d'armées » (1).

Le jugement que formule ici, en des termes d'une juste sévérité et d'une parfaite logique, un éminent médecin de Marine, victime lui-même de cette « guerre inepte », se trouve inplacablement corroboré par ces lignes, plus sévères encore, que le héros de Loigny, le Général de Sonis, adressait, en Septembre 1871, à M. de Freycinet, auteur d'une apologie trop intéressée de la *Guerre en Province* :

« Je regrette, Monsieur, en lisant la préface de votre livre, de ne pas partager votre opinion sur la valeur des troupes qui ont composé l'Armée de la Loire... Je suis convaincu, contrairement à votre opinion, que la France n'a pas été digne d'elle-même, et j'ai conscience de n'être pas plus aigri par le malheur qu'aveuglé par la passion.

» Ne comptez pas, Monsieur, que cette guerre puisse jamais être comptée, comme vous le dites, au nombre des plus glorieuses de nos annales. Le Ministre, dont vous étiez le délégué à la Guerre, a justement flétri des capitulations honteuses. Pour être juste, Monsieur, vous ne devez pas moins flétrir les troupes qui ont mis bas les armes par dizaines de mille. Jamais elles ne pourront se justifier devant la postérité » (2).

C'est la plus cruelle réplique qu'on puisse infliger au fameux « *Gloria Victis!* » popularisé par le bronze officiel de Mercié.

CAMILLE LE MERCIER D'ERM.

(1) Dr R. Gestin : *Souvenirs de l'Armée de Bretagne*, p. 10-12.

(2) Cité par Mgr Baunard : *Le Général de Sonis*, p. 374.

INFORMATIONS

EN FAVEUR DU « HOME RULE »

Le mouvement écossais

Avant 1707, année où elle s'unit définitivement avec l'Angleterre, pour former l'*United Kingdom of Great-Britain*, l'Ecosse avait conquis le rang d'une grande puissance européenne. Elle tournait les yeux vers plus de huit siècles d'histoire nationale et de vie politique indépendante, lorsqu'en 1707, elle sacrifia son Parlement particulier et son administration propre au « mariage politique » avec l'Angleterre et, par cette union, à la conquête et à l'exploitation communes de l'Empire mondial britannique. Les révoltes écossaises de 1715 et de 1745 montrèrent cependant que même quand cette association se révélait avantageuse, elle ne devait pas être acceptée sans opposition à l'avenir.

Depuis lors, il y eut en Ecosse un mouvement, plus ou moins populaire, plus ou moins fort, en faveur de la reconnaissance des droits de l'Ecosse à une vie nationale, en un mot, pour le *Home Rule*. C'est sous la pression de ce courant que, de 1885 à 1911, le gouvernement britannique se vit contraint de retransférer de Londres à Edimbourg, la vieille capitale écossaise, une partie de l'autorité, en ce qui concernait l'Ecosse. A la différence de l'Irlande, qui marcha vers le même but depuis 1798,

avant même que ne commençât le plus faible mouvement de libération contre la brutalité des oppresseurs anglais, il n'y eut jamais, en Ecosse, de mouvement politique populaire violemment hostile à l'Angleterre, parce qu'ici précisément, l'occasion n'en fut jamais donnée par une oppression brutale. Un exemple montrera cependant que l'idée d'un gouvernement autonome demeurerait naturelle et restait admise : le ministre écossais Ramsay Mac-Donald commença sa carrière politique comme secrétaire de l'association en faveur du *Home Rule* écossais.

Mais après la guerre mondiale, trois facteurs sont intervenus, qui ont, sans aucun doute, donné une nouvelle impulsion à l'idée de *Home Rule* pour l'Ecosse :

1) L'exemple du peuple parent d'Irlande, par son soulèvement violent contre la tutelle politique et économique du gouvernement britannique et du peuple anglais.

2) Les lois politiques et économiques de la nature, qui ont contribué à dissocier de plus en plus l'association intéressée que constitue le *British Commonwealth of Nations*, résultat de la domination militaire de l'Empire britannique.

3) Enfin, la crise économique, qui se produisit en outre et qui, en Ecosse en particulier, fut très manifestement la conséquence de la négligence du gouvernement central.

II. — En Ecosse, aujourd'hui, le nombre des chômeurs s'élève proportionnellement au double de celui de l'Angleterre et du Pays de Galles, et contrairement à ces pays, on y constate un retour de la population émigrée. Les industries auxquelles l'Ecosse dut sa richesse au XIX^e siècle (construction de vaisseaux, textiles, papiers) sont particulièrement touchées par la crise, tandis que d'autre part, les nouvelles industries des dix dernières années (automobiles, avions, caoutchouc, etc.) ne sont plus établies désormais en Ecosse, mais uniquement en Angleterre. Depuis la dépossession brutale des paysans, afin de convertir leurs terres en paturages plus productifs et en terrains de chasse, et l'émigration qui en fut la conséquence (depuis 1860, un million et demi d'Écossais ont émigré, c'est-à-dire 35 % de la population actuelle !), il y a un « Problème des Hautes-Terres », qui suscite toujours de nouvelles tentatives de repeuplement et d'exploitation des régions abandonnées. En 1934, une *High Com-*

mission for the Special Areas fut créée à Londres, en vue d'établir un plan de réduction et de secours surtout pour les contrées menacées de l'Ecosse. En 1935, les députés écossais au Parlement de Westminster désignèrent toute l'Ecosse comme « région nécessitée (distressed area) », ce qui n'empêcha pas le Parlement d'être presque vide aux jours fixés pour la discussion des affaires écossaises. Par ailleurs, la contribution de l'Ecosse en soldats et en fonctionnaires pour la défense et l'administration de la Grande-Bretagne, reste encore aujourd'hui très importante et plus élevée que celle de l'Angleterre. Les pertes de l'Ecosse durant la dernière guerre, qui s'élèvent à 111.000 hommes, sont proportionnellement, à peu près le double de celles de l'Angleterre. En 1936, l'Ecosse fournit encore, en chiffres ronds, 15 % de l'armée territoriale britannique, c'est-à-dire de l'armée métropolitaine, alors que dans le chiffre de la population sa part s'élève seulement à quelque 10 %. Enfin, il est remarquable qu'il se produit au point de vue économique comme au point de vue culturel une « fuite vers le sud », c'est-à-dire vers l'Angleterre, toujours plus forte : au XVIII^e siècle et au début du XIX^e, l'Ecosse avait pris une place prépondérante dans les Îles Britanniques, et par exemple, la renommée universelle représentait Edimbourg comme le refuge des Muses ; on la nommait « l'Athènes du Nord ». Tout au contraire, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, on constate un départ croissant des banques, des entreprises, des imprimeries, comme des écrivains, des savants et des artistes, vers Londres et vers l'Angleterre. Comme conséquence de l'insuffisance de la bureaucratie centrale et d'un Parlement surchargé d'affaires, insuffisance qui, si elle était visible autrefois, est aujourd'hui manifeste, une aspiration très nette vers un Parlement particulier et une administration autonome se fait jour dans des cercles toujours plus étendus. La conclusion à laquelle en vint, il y a deux ans, un groupe des principales personnalités de l'élite nationale écossaise, après un voyage d'étude approfondie dans les sphères des gouvernements relativement autonomes de Dublin, Belfast et Douglas (île de Man), est caractéristique de cet état d'esprit : cette conclusion affirmait que seul le rétablissement d'un Parlement écossais particulier, de la souveraineté financière propre et d'une administration autonome, pouvait suffire à soulager les maux dont souffre l'Ecosse et à satisfaire ses aspirations nationales.

III. — Depuis longtemps déjà la revendication d'un Parlement écossais compte au nombre des articles du programme de nombreux groupes et partis et fait, tous les deux ou trois ans, l'objet d'une proposition de loi, qui paraît même à l'ordre du jour du Parlement de Londres et qui, pourtant, est toujours écartée. Les 74 députés écossais, qui, en face des 615 membres qu'elle compte, ne représentent qu'un huitième de la Chambre des Communes sont les seuls soutiens de cette revendication ; mais l'antagonisme entre les deux grands partis, que l'on retrouve aussi en Ecosse, fait disparaître toute autre préoccupation. En 1928, un grand nombre de petites associations et de petits groupes, qui, tous, avaient le même mot d'ordre, *Home Rule*, s'unirent en un seul *National Party of Scotland*, qui commença contre les grands partis britanniques un combat, auquel on ne prêtait pas encore beaucoup d'attention, pour l'intérêt national de l'Ecosse. En 1929, les deux candidats présentés obtinrent seulement 3.300 suffrages ; par contre, dès 1931, on put présenter cinq candidats nationalistes, qui réunirent 21.000 voix, c'est-à-dire plus de 12 % des votants de ces cinq circonscriptions se prononcèrent pour le mouvement en faveur du *Home Rule*. En 1932, se forma, sous la direction conservatrice du duc de Montrose, un *Scottish Party*, dont le programme *Home Ruler* était plutôt mesuré et conforme à la constitution. Cependant il n'a pas réussi, comme le *National Party*, à soulever une sensible approbation dans la jeune génération. L'union des deux groupes forme, depuis 1934, le *Scottish National Party* et, après comme avant, l'existence d'une aile conservatrice et d'une aile radicale rappelle les tendances des deux associations qui existaient auparavant. Aux élections de 1935, leurs 8 candidats atteignirent quelques 31.000 voix. Seul, le chef du parti, sir Alexander Mac-Ewen, ancien maire d'Inverness et la personnalité la plus marquante du mouvement *Home Ruler*, put, ayant obtenu 28 % des suffrages exprimés dans sa circonscription, noter un nouveau succès. Cependant, il est absolument impossible d'évaluer la sympathie latente pour l'idée de *Home Rule*, grâce au nombre des voix obtenues par les candidats nationalistes : les élections roulent uniquement sur la rivalité entre les deux ou trois grands partis ; pratiquement, elles sont donc le seul moyen d'exprimer une opinion pour ou contre le gouvernement au pouvoir à Londres. En outre, il se

trouve que le *Labour Party* s'est prononcé, pour l'avenir, en faveur du *Home Rule*. Ainsi, la position des nationalistes est singulièrement difficile : faire admettre pratiquement, une première fois, comme mot d'ordre politique du vote, d'une façon générale, le principe d'un gouvernement autonome écossais, sans prendre pour cela les engagements habituels envers un avenir immédiat. Sur ce problème, l'opinion du *Scottish National Party* est qu'il faut voir, en premier lieu, dans sa participation à l'élection, l'utilisation d'un moyen précieux de faire une grande publicité autour de son combat pour la libération de l'Ecosse. Il semble même que récemment on étudia le plan qui consisterait à présenter des candidats propres et de soutenir les députés les plus favorables au *Home Rule*, et, avant tous les autres, de soutenir les candidats du *Labour Party*.

IV. — Il est significatif, que le mouvement écossais exerce une attraction singulière sur l'élite intellectuelle, sur les écrivains, sur les savants, sur les artistes écossais. C'est ainsi qu'il attirait vers lui le poète et ancien député Cunningham Graham, mort récemment ; on sait que des autorités incontestables comme l'ancien recteur de l'Université de Glasgow, Compton Mac-Kenzie, comme G. Malcolm Thomson, auteur de « *A short history of Scotland* » (Londres, 1932) et de « *Scotland that distressed area* » (Edimbourg, 1932), comme Neil Mac-Gunn, auteur de « *Highland Night* » (Edimbourg, 1932), ou comme le professeur Dewar Gibb, auteur de « *Scotland in eclipse* » (Londres, 1930) se sont prononcés pour lui. Avant tous les autres, le poète C. M. Grieve, auteur de « *Albyn, or the future of Scotland* » (Londres, 1927), constata, dans les premières années de l'après-guerre, la nécessité d'un mouvement vigoureux de rénovation de l'Ecosse et d'une liaison intime avec toutes les autres nationalités qui luttent à travers l'Europe. Dans cet ordre d'idées, on constate aujourd'hui un vif intérêt pour les problèmes politiques et culturels qui se posent pour les petites nations, comme la Finlande, la Suède ou la Hollande : leurs progrès économiques et artistiques sont donnés comme modèles du développement futur de l'Ecosse. Bien qu'il existe une étroite parenté de race entre les Irlandais et les Ecossais, — et malgré que l'étude des problèmes politiques que pose en Irlande, l'application pratique du

Home Rule suscite, en Ecosse, un vif intérêt pour l'Etat Libre, — il est étonnant qu'on ne puisse, aujourd'hui, parler de véritables liens d'amitié entre les deux peuples : cela provient peut-être des différences confessionnelles et d'une concurrence économique fréquente. Mais il est indubitable que l'on reconnaît de plus en plus, en Ecosse, la très grande importance de la tradition celtique et du gaélique écossais, très proche de l'Irlandais : avec le temps, le dédain étourdi de l'élite intellectuelle écossaise s'était avéré funeste pour la langue nationale. La diminution de la population qui parle encore gaélique, tombée de 210.000, en 1891, à 130.000, seulement, en 1931, et le dépeuplement constant des *Highlands* sont considérés aujourd'hui comme un grave danger pour l'état culturel de toute la nation écossaise et combattus dans une mesure croissante. Le mérite en revient aux revendications pleine d'intelligence des nationalistes (notons, en particulier, le livre remarquable de sir Alexander Mac-Ewen : « *The Thistle and the Rose* », Edimbourg, 1932 et à l'association *An Commun Gaidhealach* (121, West Regent street, Glasgow, C2), dont l'action est spécialement dirigée en faveur de la langue ; qui surveille le nombre des écoles où le gaélique est enseigné, en même temps qu'elle suscite l'intérêt de la bourgeoisie instruite pour la culture gaélique. La principale publication politique et littéraire du mouvement *Home Ruler*, « *Outlook* » (9, Young street, Edimbourg, 2), donne une bonne vue d'ensemble sur la question écossaise actuelle et publie aussi régulièrement des articles en gaélique. Le journal « *Scots Independent* » (2e, Elmbank Crescent, Glasgow, C2), mensuel également, sert à la propagande et à toutes les polémiques politiques, en même temps qu'il publie les nouvelles courantes du *Scottish National Party*.

V. — Dans la même mesure, comme le problème de l'Empire et de sa défense, en cas de guerre, occupe le public anglais chaque année de plus en plus, surtout depuis que le conflit méditerranéen a suscité de nouvelles préoccupations, la discussion de ce problème a commencé à prendre en Ecosse, aussi, une tournure animée. Alors que les cercles conservateurs de la noblesse et de l'industrie, qui sont intéressés, par les profits financiers et nobiliaires qu'ils en tirent, au maintien du trône et de l'Empire, non seulement n'ont comme en

Irlande, aucune compréhension pour les aspirations nationales du mouvement *Home Ruler*, mais que souvent même ils lui opposent une hostilité déclarée ; tout au contraire, il semble que la jeune génération des penseurs nationalistes et socialistes écossais soit disposée à diminuer la contribution que l'Ecosse apporte, sans être payée de retour, aux intérêts mondiaux de l'Angleterre. L'aile radicale du *Scottish National Party* considère que l'incompréhension anglaise, tant pour la question écossaise que pour la grande importance de l'Ecosse aujourd'hui pour l'Angleterre, ne se justifie plus : aussi, ne craint-elle pas de déclarer que même une concession comme celle qui fut faite, par la loi de 1920, à l'Irlande du Nord, dont la capitale est Belfast, et qui consiste en un gouvernement particulier et un parlement propre, mais sans pouvoir, ne pourrait plus satisfaire les aspirations de l'Ecosse. Seul un statut de Dominion, comme celui de l'Etat Libre d'Irlande ou de l'Afrique du Sud, avec la faculté de se retirer éventuellement du *British Commonwealth of Nations* est de nature à les satisfaire. Le représentant le plus connu de cette tendance est le jeune secrétaire-général du *Scottish National Party*, John Mac Cormick (secrétariat : 59, Elmbank street, Glasgow, C2). — Sur ce point aussi, les nationalistes ont très vite aperçu la possibilité d'une tactique d'action commune avec le parti socialiste, le *Labour Party*, dont l'idéologie pacifiste, en tout cas, doit être profitable au particularisme écossais. Il existe, depuis 1933, une *Anti-Conscription-League*, où se rencontrent les représentants du socialisme et du nationalisme : elle soutient le droit de l'Ecosse à refuser le service militaire au gouvernement central de Londres et à décider, en dernier ressort, de la guerre et de la paix. La ligue propage l'idée d'une nouvelle tactique, aussi bien passive qu'active, contre toute coercition éventuelle, quelle qu'elle soit. Elle s'appuie sur l'exemple du mouvement d'indépendance hongrois d'avant 1867.

Pour terminer, la lettre ouverte suivante, portant le titre « L'Ecosse et la situation européenne », adressée au « *Glasgow Herald* », qui la publia le 17 mars 1936, et signée par huit nationalistes très connus d'Edimbourg, est caractéristique de l'indifférence que professent actuellement ces Ecossais à l'égard de l'Empire britannique :

« Dans les derniers mois, le peuple écossais a suivi avec une attention inquiète les événements qui se sont

déroulés en Europe et particulièrement à Genève. La seule signification de ces événements fut de montrer que la plupart des nations européennes, et avant tout les petits peuples, souhaitaient l'établissement d'une paix basée sur le droit. Sans gouvernement propre, on ne peut appuyer ces voisins spirituels, que sont ces petites nations, dans leur aspiration vers une paix basée sur le droit : surtout parce que, pratiquement, on est comprimé par une grande puissance, qui peut et veut étouffer ce désir, malgré son refus résolu de prendre part aux guerres étrangères... Il est nécessaire que le gouvernement britannique sache qu'une grande partie du peuple écossais ne prendra part ni à une guerre, ni à des engagements politiques, parce qu'il n'est pas donné à l'Ecosse de dire son mot sur aucun de ces sujets ».

(De notre Correspondant)

LES REVUES

Celtisme et Germanisme en France

« *Le Lion de Flandre* », la vigoureuse revue qui voit le jour à Bailleul, en Flandre française flaminguante, annonce dans son N° de Mars-Avril, le projet de la fondation d'un « Club de la France Nordique ». L'idée en aurait été suggérée par le grand peintre Marcel Gromaire au congrès de Malo. Elle intéresserait outre la Flandre, l'Artois (qui en est le prolongement), la Picardie, la Champagne, la Normandie, l'Alsace, la Lorraine et l'Île de France...

Un lecteur normand ouvre le feu des considérants :

« ...Que d'inepties n'a-t-on pas dites et écrites au nom d'une imbécile et mensongère fraternité latine, celle qui, sur l'abominable monument du jardin du Palais-Royal, réunit pêle-mêle, sous l'emblème de la louve — la bête de proie romaine — Français, Péruviens, Belges, Italiens, Roumains, Haïtiens, etc !... Aussi est-ce avec bonheur que j'ai lu les lignes si justes publiées par le « LION DE FLANDRE » et où j'ai retrouvé exactement ma pensée. La Ligue Nordique française va-t-elle naître ? Je le souhaite de tout cœur et je vous prie de bien vouloir me tenir au courant. »

Du Languedoc, un Chtimi exilé ajoute :

« M. Gromaire rappelle avec raison que « la France est avant tout le pays du gothique », dernière floraison de l'art franc avant le plagiat de mauvais goût amené par la Renaissance. N'oublions pas pourtant l'authentique art franc qu'est le style rhénan, ressuscité dans cette admirable gare de Metz, tant décriée au lendemain de la guerre et que ses détracteurs commencent à comprendre aujourd'hui. Pour moi, cette gare m'enchanté : je crois y voir l'apothéose de Charlemagne et de ses barons ! »

Le Bourguignon Johannès Thomasset, — un précurseur auquel on rendra justice un jour, — plaide l'admission de son pays. Pour notre part, nous n'y voyons aucune objection (Je me rappelle un petit paysage à l'est de Beaune : grandes fermes carrées aux toits austères, champs rectilignes, charriots à échelles, et le reste... je me croyais en Westphalie !) Puis il ajoute :

« Bravo pour ce « Club Nordique ». J'y adhérerai volontiers. Je crois que l'étiquette latine posée sur la France est une formidable erreur. Nous n'avons de latin que la langue, introduite par la conquête. Pour moi, très humble sujet, je ne me reconnais rien de latin, ni dans le sang, ni dans le cœur, ni même dans l'esprit. Ce qu'il y a de meilleur dans la France moderne c'est sa diversité de sol et de races. Effacer cela en la proclamant latine est la plus grande faute qui se puisse commettre contre la civilisation occidentale. Celle-ci est foncièrement nordique (celto-germaine) avec influences méditerranéennes (grecques et orientales). Il est temps de nous débarrasser du Mirage latin. »

Un autre Nordiste habitant la Mococie écrit :

« Il nous est donné ici d'être le témoin immédiat des prétentions de plus en plus exorbitantes de l'impérialisme méditerranéen. Il n'est que temps que le Nord réagisse et qu'aux insatiables appétits des riverains de la Mer du Milieu, il oppose le front de sa propre conception du monde et de la vie... »

Il continue par une digression sur les Celtes et les Germains qu'il nous est impossible de laisser passer sans commentaires :

« Conscients de nos véritables origines, nous n'admettons pas qu'on nous impose une ascendance qui n'est point

la nôtre. Nous ne sommes, nous le savons, ni Latins, ni Celtes.

« Nous ne jugeons pas la Latinité. Il se peut qu'elle corresponde à la nature d'autres peuples de Gaule Cisalpine ou Transalpine. Peu nous importe. En ce qui nous concerne, nous Flamands, nous nous sentons aussi différents des Latins d'Italie ou de Provence que des Mongols de Finlande, auxquels on voudrait nous associer en compagnie des Saxons d'Angleterre et des Vikings de Scandinavie, au sein de je ne sais quelle fraternité... celtique !

« Nous éprouvons infiniment de respect et de sympathie pour le celtisme, le vrai, le celtisme d'Arthur et d'Iseult, cousins... issus de Germains de Siegfried et de Gudrun, le celtisme de Parsifal, frère de Lohengrin, le celtisme hautement idéaliste qui fut cher à Wagner et à Gobineau et qui n'a rien de commun avec la médiocrité et la salacité de l'esprit dit « gaulois » à la Rabelais, le celtisme de l'héroïque Irlande et de l'attachante Bretagne.

« Mais nous ne sommes pas des Celtes, et nous n'y sommes pour rien. Cyriel Verschaeve nous l'a enseigné : « Je suis ce que je suis. C'est affaire de naissance et la naissance est une chose divine. » Nous ne sommes pas de ceux qui ont la prétention de se choisir leur père.

« Pour connaître notre ascendance, nous n'avons pas besoin de recourir au témoignage de ceux qui, sous couleur d'apporter à nos pères la civilisation, étaient venus les réduire en esclavage et les massacrer et dont leur propre historien a si bien décrit le régime : « Auferre, trucidare, rapere, falsis nominibus imperium, atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant. »

« Mais si l'on nous y contraint, nous acceptons la gageure. Nous savons lire dans leur texte intégral les historiens de Rome. — Les Germains seront bientôt les derniers à le faire ! — Nous y trouvons affirmée péremptoirement l'origine de ces « anciennes populations germaniques que César et Tacite ont nettement pour tous les jours distinguées de la race celtique. »

Voici, croyons-nous qui est conclure un peu vite. Plus loin, notre Nordiste cite les noms des prétendues tribus germaniques de Belgique. Il a tort, car ce sont précisément des noms celtiques : Atrebatas (irl. atrebad « ha-

biter ». Cf. v. bret. *Treb* « village »... etc.) *Bello-vaco* de Bellovaques, *Su* de Suessiones, *Ambi* de Ambianos, *Mori* de Morinos, sans parler des autres, qui sont des thèmes celtiques évidents !

Il ne nous paraît pas sérieux d'aller jusqu'à nier, comme le fait le « *Lion de Flandre* » l'existence d'une « prétendue famille gauloise, laquelle du reste, n'a jamais existé que dans l'imagination de vulgarisateurs mal informés ». Ni d'Arbois de Jubainville, ni Camille Julian, ni Hubert, ni Dottin n'ont été des vulgarisateurs moins bien informés qu'un bouillant néo-germain qui prend pour des frères les Belges *Caletos* (bret. mod. *Kalet* « Dur »). On voit où une connaissance insuffisante de l'histoire, de l'archéologie et de la linguistique celtiques peut mener les gens du nord les mieux intentionnés : à une espèce de mégalomanie germanique qui renouvelle les erreurs de l'époque wilhelminienne. Quelques Allemands ont compris qu'on ne pouvait rien dire de définitif de l'ancienne Germanie, sans être allé au préalable s'abreuver aux sources du celtisme. Ils ont découvert avec étonnement et reconnu avec modestie que l'Irlande, par exemple, avait mieux conservé les traditions de vie héroïque septentrionales que les Anglais, perdus par l'esprit de business, et que les Allemands eux-mêmes qui ont subi de profondes influences méditerranéennes et slaves. Nos amis de Lille peuvent en prendre de la graine.

Le correspondant du « *Lion* », veut bien d'ailleurs ajouter :

« Notez, que les Celtes sont les premiers à s'insurger contre une abusive extension du celtisme et à protester contre certaines parentés imaginaires que l'on voudrait leur imposer. L'un des organes les plus autorisés de la pensée celtique écrivait récemment, avec une netteté qui ne laisse rien à désirer et un sens remarquable de l'à-propos : « On ne peut appeler Celtes dans le passé que les peuples dont la langue était celtique, et dans le présent que les peuples qui la parlent, ou dont une fraction importante de la population parle une langue celtique. Dans tous autres cas, le mot Celte est employé abusivement. »

« En effet, ne mêlons pas les serviettes avec les torchons, les Celtes authentiques, nobles fils du Septentrion, avec les mixtures inavouables de Ligures, d'Ibères, de



Un Aber en Haute-Écosse



Oliver Brown, un des chefs du mouvement écossais, parle à Elderslie pour la commémoration de Wallace

Phéniciens, d'Arabes..., qui se parent du titre grotesque de Gallo-Romains. Ne confondons pas les hardis conquérants venus du Nord (« Nos ancêtres étaient grands ; ils avaient les yeux bleus et les cheveux blonds »), et les résidus de race alpine et d'indéracinables tribus aborigènes, bien antérieures aux Celtes, que César a baptisés du terme géographique de Galli et qui se retrouvent inchangés dans les massifs restés longtemps inabornables de l'Auvergne et les plateaux quasi inaccessibles des Ardennes... »

Ce n'est pas très gentil pour Verkingétorix qui était un Arverne, et une des plus hautes incarnations du génie celto-germanique. Mais il est vrai que nous préférons encore le germanisme un peu trop systématique des descendants des Francs, au soi-disant celtisme équivoque, et pour tout dire écœurant, dont sont en train de se parer un certain nombre de Français, sous la bannière du « Gorsedd des Gauls ».

E. G.

DOCUMENTATION

LE COLLÈGE BARDIQUE DES GAULES

Nous avons reçu un « *Annuaire du Collège Bardique des Gaules* ».

C'est l'occasion où jamais de voir en quoi consiste ce mouvement vieux de quatre années, et qui prend largement appui sur les éléments expatriés du Collège des Bardes de Bretagne.

Au Comité Directeur, nous trouvons les noms de MM. Jacques Heugel et André Savoret, français, qui sont avec le vénérable Philéas Lebesgue, les animateurs de la maison ; deux Bretons, Pol Diverrès, de Swansea, et Jean Cadic, de Paris ; un méridional (!) nommé Cantaloube, et un Juif (!), M. Diamant-Berger, président des Anciens Combattants Israélites. Au « Cercle Bardique » encore des Bretons : Louis Béranger, Gabriel Huan, Louis Le Dall, le marquis de l'Estourbeillon, André Degoul, le D^r Menguy, P. Louis Cadre, A. Piriou. Au « Cercle de la Table Ronde », toujours des Bretons : M^{lle} Marynette Fournisse, Louis Even, Jean de Kerlecq, Jean Le Flem, Marcel Le Louet, P. Roppert, Louis Thielmans, X. Thoreau-Bayle, etc.

Où cherche-t-on à entraîner ces Bretons ? Il ne nous est pas indifférent de le savoir, ou d'essayer de le savoir.

Dégager la pensée de M. Heugel, le doctrinaire du mouvement, des nuées où il se perd, n'est pas commode.

Il va heureusement nous en livrer la clé dans son poème « *La statue de la Gaule* ». Cette statue se compose de trois bas-reliefs. Le premier représente un guerrier farouche : c'est l'esprit franc. Le second un penseur tranquille : c'est l'esprit latin. Le troisième un barde en pleine crise : c'est l'esprit celtique.

*Lève à présent les yeux. O songeur, tu comprends
Comment des trois esprits, celtique, latin et franc,
A jailli le génie immortel de la France.*

C'est possible, mais alors, le génie français n'est plus le génie celtique. Du moins c'est la conclusion qui s'impose à tout être nanti d'un bon sens puéril et honnête. Ce n'est pas le cas de M. Heugel qui résoud en se jouant cette quadrature du cercle. Voulant reconstituer l'ancienne Celtie, il a pris son bâton de pèlerin et a battu le ban et l'arrière-ban des tribus gauloises. Il raconte ses pérégrinations :

« La France sera Celte et chrétienne, ou elle ne sera plus ; l'Europe sera celte et chrétienne ou elle ne sera jamais... Inutile de vous dire que les Bretons, les fidèles et intransigeants Bretons, accueillirent notre idée avec enthousiasme. Plus éloignés du primitif foyer celtique, les Provençaux hésitèrent peut-être une ou deux secondes (sic), mais se rendirent vite compte qu'il n'était nullement dans nos intentions d'opposer un idéal celtique à leur idéal latin, puisque pour nous, ce ne sont pas là deux idéals contradictoires, mais un seul et même idéal sous deux robes différentes. Il n'y a qu'une vraie Chevalerie, qu'une Table-Ronde, qu'un Vase-Sacré, de même qu'il n'y a, pour tous les fils des Gaules, qu'une manière de concevoir l'honneur, l'amour et le sacrifice... Celte pour nous n'exclut nullement latin. »

Voilà qui n'est déjà pas si mal et nous éclaire singulièrement sur le genre de travail qu'on sollicite des Bretons au « C. B. G. ». Mais nous n'avons pas tout entendu. Le bon Jacob, entraîné par son cœur généreux (La Gaule continue...) dit, en pressant M. Diamant-Berger sur son large sein :

« D'ailleurs, sans remonter aux très anciennes origines celtiques des Sémites, il est certain que nombre d'entre eux ont reçu, dès l'antiquité, un apport de sang celtique par le canal des Galates et des Galiléens... »

Ainsi, il semblerait d'après MM. Heugel et Jacob, que pour être Celte, il suffirait d'appartenir à un peuple dont une partie des plus lointains ancêtres ait subi peu ou prou une influence celtique. Ont-ils réfléchi que cela allait les entraîner loin ? — Celtes seront les deux tiers des Espagnols et des Portugais ; Celtes la bonne moitié des Anglais et quelques vingt millions d'Américains ; Celtes les Flamands, les Hollandais, les Allemands de Rhénanie, de Bavière, d'Autriche ; Celtes les Italiens du Nord et les Turcs d'Anatolie ; Celtes les Néo-Zélandais et autres Patagons !

« *L'association a pour but, dit-il, la défense de la tradition celtique, envisagée comme le fondement de toute civilisation spécifiquement européenne, et en particulier, de la civilisation française, de la Manche à la Méditerranée, et de l'Atlantique au Rhin...* »

Nous n'avons plus à nous faire aucune illusion sur l'essence de ce celtisme des plus inédits, en apprenant que le but des nouveaux bardes « gaulois » est de « sauver la France »... de la menace allemande, bien entendu.

« *Si la France disparaissait, dit M. Heugel, disparaîtrait avec elle ce qui rend la vie digne d'être vécue...* »

Nous comprenons de moins en moins. Si la France, à elle seule, et telle que l'a faite l'histoire, renferme tout ce qui est essentiel et supérieur, parlez de « francisme », ne parlez pas de celtisme. En vous servant de ce mot, vous ne faites que créer des confusions, vous prenez ce qui ne vous appartient pas.

Quand, à Quimperlé, le même personnage déclare aux Bretons : « Toute victoire de la Bretagne est, à mes yeux, une victoire pour la France », nous sommes en droit de demander : de qui se moque-t-on ?

Que les Français, peuple de métis, à la civilisation détachée du tronc populaire, reviennent à une conscience plus juste de leurs origines ethniques *diverses* ; que dans l'Est et le Nord, ils se sentent Germains, dans le Sud Latins, Sarrazins ou tout ce qu'ils voudront, voire gaulois en Anjou, c'est leur affaire et nous n'y voyons rien à redire. Mais, que ces bâtards, renégats par goût et vocation de tous les peuples dont ils sortent, ennemis séculaires de la Bretagne celtique que tous, moines, évêques, rois, princes, philosophes, gouvernants, professeurs, historiens, ils ont tout fait en mille ans pour conquérir, écraser, ni-

veler, exploiter, morceler, disperser, pourrir, que ces gens là osent maintenant prétendre que ce sont eux les Celtes et que nous devons les suivre ?

Ça ne mérite pas autre chose qu'une déculottée.

Ce pseudo et dégoûtant néo-celtisme français, vulgaire escroquerie d'esthètes nuageux en mal de réclame, n'est qu'un nouveau truc pour raccrocher la naïve confiance des Bretons, dont on aura besoin pour la prochaine dernière.

Heureusement que ça ne prendra pas. Les Bretons égarés ou originaux, qui se sont prêtés à la manœuvre, ne dirigeront plus la jeunesse bretonne.

Celle-ci a une autre conception du celtisme. C'est la seule qui existe. Et je vous garantis qu'elle n'est pas de nature à en faire encore une fois « de grands veilleurs debouts dans la tranchée !... »

E. G.

A L'ÉCRAN

« THE GHOST GOES WEST »

N'est autre chose que la version originale de « Fantôme à vendre » qui a fait en Bretagne une apparition si courte, qu'on se demande si les films qui nous conviennent le mieux ne sont pas ceux que, d'instinct, éliminent nos directeurs de salles.

Ecosse, dix-huitième siècle. Tartans, bonnets emplumés, chocs d'épées, coups de gueule, bataille et rigolade ; amour, aussi, bien entendu. Et des apparitions de femmes pareillement jolies (Made in Hollywood), si toujours même ment jolies, qu'on se sent rempli de goût pour celles qui sont laides. Mais là n'est pas la question.

Deux clans voisins, donc rivaux. Le patriarche du Clan Glourie (*pron. Glaouri*) est mort sans venger l'insulte que lui ont fait souffrir les Mac-quelque-chose. Il remet à son joli garçon de fils le soin de laver l'affront dans le sang. Mais la mort frappe à son tour le jeune homme avant qu'il ait pu (y-a-t'il seulement songé sérieusement ?), honorer la mémoire de son père par un bon coup d'épée. Alors le voilà condamné à hanter le château de ses ancêtres, jusqu'au jour où l'un de ses descendants aura rempli la mission sacrée dont il ne s'est pas acquitté.

Et nous sautons dans l'époque actuelle. La famille Glourie n'est plus représentée que par un jeune homme orphelin, complètement ruiné, qui ne sait comment faire face à ses créanciers dans un castel qui tombe en botte. Il est beau comme un jeune Dieu. Jean Donnat joue les deux jeunes gens à deux siècles de distance.

La Providence lui envoie ses sauveurs sous la forme d'un riche touriste américain et de son adorable fille. On visite les lieux. Les Américains refusent de croire au fantôme. Mais celui-ci est bien réel. La jeune fille en pleine nuit le rencontre sur une tour, point si transparent qu'il ne réussisse à poser ses lèvres sur les siennes. La

ressemblance physique du vivant et du mort crée des confusions charmantes. Enfin, l'Américain achète la vieille demeure, la démonte et l'embarque pour l'Amérique.

C'est alors que cela devient amusant. Le fantôme suit les pierres auxquelles sa malédiction l'a rivé. Il sort des soutes du paquebot et apparaît dans un bal costumé où il a un succès fou. Il rencontre encore la jeune fille sur le pont et le qui-pro-quo se renouvelle, car le jeune homme aussi est à bord.

A New-York, dans les docks, il reprend forme au moment où les balles des gangsters sifflent de tous les côtés. Que d'occasions pour René Clair de mettre, en plein anachronisme, les réflexions les plus savoureuses dans la bouche de son héros !

Enfin, bouquet : le château écossais est reconstruit en Floride, au milieu des palmiers, dans un entourage de gondoles vénitiennes. Le nouveau maître de céans, le classique marchand de margarine, organise une grande fête « écossaise » pour pendre la crémaillère. Tout le monde a revêtu le costume, même les nègres du jazz-band, qui exécutent les « Campbells » en kilt. Et c'est au moment où le cocasse atteint son sommet que le pathétique éclate. Le fantôme surgit en pleine fête, pour tomber sur l'un des convives qui vient de se découvrir comme le dernier survivant des Mac-quelque-chose. Il se rue sur lui, et l'affaire se termine par le mariage escompté depuis le début.

Voici l'histoire, très simplifiée. Elle peut simplement laisser deviner les jeux de scène bien celtiques auxquels ont pu donner lieu ce mélange constant, ce cocktail pourrait-on dire, d'héroïsme et d'humour. C'est la première fois qu'un metteur en scène réussit à traiter dans un style aussi léger le choc de deux races (Saxon-Gael) de deux civilisations (Classes celtiques-Business américain) et de deux âmes (Idéalisme héroïque-Matérialisme d'affaires).

Tout l'esprit, toute la fantaisie mis par là-dessus, sont en somme secondaires en intérêt, par rapport au conflit de fond, auquel nous avons surtout été sensible.

CELUI QUI PASSE

Un ami m'avait chaudement recommandé ce film. J'y fus.

Film anglais, débutant par une scène de cuisine, com-

me dans « *Cavalcade* ». Les Anglais adorent l'envers du décor.

Une pension de famille : un panier de crabes. La propriétaire qui cache derrière son sourire commercial, son âpreté à se faire payer. Le ménage ruiné qui tente de refiler sa jeune et jolie fille à un affreux bonhomme très riche, qui sauvera la situation. Le jeune architecte de talent, pauvre mais honnête, qui aime la jeune fille et en est aimé, mais qui n'ose pas se décider à prendre la responsabilité d'un foyer. La vieille fille, encore jeune et jolie, mais que l'apparition des premières rides rend acariâtre et méchante. Le maestro obligé de sacrifier sa sensibilité et son art au goût brutal de l'époque. La petite bonne naïve et généreuse, espèce de Bécassine anglaise magnifiée, dont les mouvements de cœur sont payés de rebuffades. Enfin, pour couronner l'édifice, le nouveau riche, l'entrepreneur voleur et fraudeur, au cœur sec, dont la seule ambition est de mettre tout le monde à ses pieds, grâce à son argent.

Le drame de toutes ces situations enchevêtrées sous un même toit, bat son plein, quand sonne à la porte un inconnu, Conrad Veidt, qui vient demander une chambre. Il est grand, élégant, il a un beau visage pensif et des cheveux d'argent. Pas la peine de se casser la tête, ce nouveau personnage appelé par tous les cœurs anglais, est la parfaite synthèse du Christ et du gentleman. Son rôle est tracé d'avance pour qui a suivi quelquefois un service religieux méthodiste ou un discours du lord du Sceau-privé à Genève.

A son entrée en scène, j'ai eu une fausse joie. L'inconnu demande une chambre. La petite bonne, bouleversée par une scène qui vient de se produire, veut s'en débarrasser et répond qu'il n'y en a pas. Alors, l'inconnu au lieu de s'en aller, insiste avec une force tranquille. Un doux sourire sur les lèvres il impose sa volonté à la petite bonne. La petite bonne, subjuguée, magnétisée, se met à son tour à sourire et admet le nouveau visiteur. Je me disais : ça y est, il va imprimer un mouvement à tout ce monde, leur donner un axe, un but. Ils vont construire quelque chose... Je t'en fiche. L'inconnu n'est ni un maître, ni un chef et il l'a vite montré !

Introduit dans l'infécondité mansarde qu'on lui réserve, il trouve tout très bien, sans même se permettre le ton d'humour qui aurait fait comprendre son surprenant con-

tentement, remercie, rend grâce, paie d'avance. En somme, ... la joue gauche après la joue droite !

Et par la suite, au cours des divers incidents de la vie en commun, ses interventions se déroulent, selon le thème général : aimez-vous les uns les autres. Dieu pourtant a dit aussi : Aide-toi, le ciel t'aidera.

L'inconnu, par la force de la charité, amène une détente dans tous les rapports, il met l'architecte dans les bras de la jeune fille, le maestro dans ceux de la Catherine et lui-même se charge de la petite bonne, dans des embrassades irréprochables de directeur de conscience.

Las, trois fois hélas, le beau dimanche des effusions n'est pas plutôt passé, que les duretés du *struggle-for-life* rejettent les uns contre les autres, dès le lundi matin, ceux qui à bord du bateau de Margate, roucoulaient si bien la veille. Un nouveau drame terrible se noue, l'orage éclate et tout se termine sur une dernière illustration de l'Evangile : que celui qui n'a jamais péché, lui jette la première pierre. Tout le monde touché du repentir et de la grâce verse un pleur, et le film se termine sur une vue idyllique de la Cité de Dieu sur la terre, où les lions n'ont plus de dents et les agneaux sont rois.

On recherche l'inconnu pour le faire assister à ce triomphe de la loi divine : il a disparu.

Le fait que mon ami, dont la jeune autorité dans le mouvement breton n'est pas négligeable, et moi-même, ayons réagi si différemment devant ce film, prouve combien l'homogénéité intellectuelle du mouvement jeune-breton reste à réaliser.

Je veux bien, que « *Celui qui passe* » soit la représentation de l'impératif catégorique, celle de la conscience ou de toute abstraction morale de ce genre. Je veux bien qu'avec talent on cherche à nous y retourner l'âme. Cela ne change rien à l'affaire.

C'est simplement un film évangélique. Et même en Angleterre, la critique n'a pas gardé tout son sérieux.

E. G.

ÉCHOS

FIGURINES GALLAISES

Rennes-Prisunic.

Restaurant debout (plat du jour à 2 fr. 50) pour nationalistes bretons fortunés.

J'absorbe, appuyé à une petite table triangulaire, une tranche de veau aux carottes.

Une paysanne en catiolle oscille entre les comptoirs, à quelques pas. Cinquante années de travail à la ferme, entre des voisins peu aimables, et sans se soucier une seconde des villotins et de leurs grimaces. Forte, aussi large que haute, la tête enfoncée dans les épaules, le front bas, et ces yeux à la fois vifs et durs si fréquents dans le terroir.

On sent qu'elle cherche quelque chose qu'elle ne trouve pas et qu'elle ne sait parmi tant de monde, à qui s'adresser. Soudain elle m'aperçoit et, Dieu seul sait pourquoi, négligeant tout le personnel de la maison, elle fonce droit sur moi. Elle arrive jusqu'à toucher du corsage la pointe de ma table et au moment précis où je m'introduis un morceau de veau dans la bouche, elle m'envoie en plein visage, raide comme balle et d'un seul élan, en roulant les R du bout de la langue :

— Est-y vous qui vendez la peinture pour réparer les bicyclettes ? Est-y vous ? ».

Son regard planté dans le mien, le menton pointé en avant, écrasant une bouche en coup de sabre, elle attend ma réponse sans bouger d'une ligne.

Interloqué, je posai ma fourchette.

« Est-y vous ? » reprit la bonne femme impitoyable.

Je répondis :

« Ce n'est pas moi. Adressez-vous à une vendeuse ».

Elle me jeta un regard acide et soupçonneux, comme en méritait un mauvais sujet plus disposé à se payer la tête du pauvre monde qu'à se conduire honnêtement. Puis elle se retourna lentement, comme pour jauger les nouvelles interlocutrices que je lui suggérais. Mais aucune de ces jeunes demoiselles, plus

ou moins enfarinées, ne lui dit rien qui vaille. Elle s'éloigna lentement, en jetant des regards de coin, s'obstinant dans son idée première.

Elle eut bientôt trouvé une nouvelle victime. Avisant un octogénaire, décoré de la guerre de 70, qui branlait du chef devant un rayon de savonnettes, elle s'arrêta devant lui et je pus entendre de ma place, mais cette fois avec une autorité décidée à en finir :

« Est-y vous qui vendez la peinture à réparer les bicyclettes ? Est-y vous ? ».

Et je la perdis de vue.

FOLKLORE

Une fête à Rennes, ou n'importe où. On élit une Reine des Fleurs, des Balayeurs ou des Fumistes. Peu importe, un rite est né et la cérémonie se déroulera selon des règles que dix siècles de civilisation romane, et soixante cinq ans de régime démocratique ont rendues immuables du jour de leur génération spontanée.

Et le journal raconte :

Un peu de rouge monta aux joues des élues lorsque M. Brevet annonça les résultats des différents scrutins. Mais elles prirent bientôt la conscience de leur rôle et c'est avec une bonne grâce charmante et une aisance de souveraine qu'elles reçurent les compliments de leurs rivales d'abord, de M. Rigaud, président, au nom du Comité, ensuite, et de M. Brevet qui les reçut dans le cabinet du maire et qui leur offrit les félicitations du Conseil municipal.

Puis, la traditionnelle gerbe de fleurs au bras, la Reine et ses demoiselles d'honneur parurent au balcon de l'Hôtel de Ville. Une foule assez nombreuse les attendait sur la place et ratifia par ses applaudissements le choix du jury.

Après quoi, la nouvelle Majesté et sa

suite allèrent au Café de la Paix où le Comité de la Fête des Fleurs leur offrit l'apéritif. Ainsi fut fêté, simplement, cet avènement de la souveraine passagère des Rennais. Il ne lui reste plus, comme à ses compagnes, que d'attendre le jour joyeux où elle prendra possession de son trône. Gageons qu'elle va l'attendre, ce jour, avec impatience....

La coupure est de cette année, mais il n'est personne sans doute qui soit capable de l'identifier. Nous nous trouvons en face d'une parfaite pièce de folk-lore moderne, où seule l'époque parle, et dans laquelle l'auteur n'a rien mis de lui-même. Le temps a poli ce récit, mille fois répété, comme l'érosion une roche. On est arrivé au stade de la perfection. Il n'y a pas un mot à changer. Comme dans ces manuels militaires, sans cesse refondus, il ne reste là que l'essentiel exprimé dans une forme consacrée par l'usage et sanctionnée par le goût public.

Mais ceci explique aussi que nous ressentions le besoin d'autre chose....

Nos Lecteurs nous écrivent

Nous avons reçu d'un prêtre parisien, la belle lettre que voici. Nous sommes heureux de la publier intégralement, car nous n'entendons pas chercher une force illusoire dans un isolement qui signifierait seulement un manque de confiance en nous.

J'ai lu avec plaisir, la citation aimable que *Breiz Atao* a bien voulu faire de « L'Ame Populaire ».

Par ailleurs, j'ai été très sensible à la promptitude avec laquelle vous m'avez adressé votre dernier numéro de « *Stur* » et je vous en remercie bien sincèrement.

Bien que je ne sois pas Breton de naissance (ni de famille), j'ai toujours été passionnément attaché à la Bretagne qui est pour moi une seconde patrie.

Si mon appréciation sur le mouvement auquel vous êtes attaché est empreinte de réserves sur plus d'un point, je vous prie de n'y pas voir autre chose qu'un témoignage de franchise et une marque de l'intérêt que je porte aux choses de Bretagne.

Je ne vous dissimule pas que j'ai parfois regretté de voir « *Breiz Atao* » porter sur la France, des jugements qui, — soit dit en toute amitié — me paraissaient quelque peu excessifs.

La France, la Nation française, ne se confond ni avec une politique, ni avec un régime et je ne crois pas, pour ma part, que la solution du problème breton soit dans une opposition, dans un raidissement contre elle.

D'ailleurs, là comme partout, à côté de certaines incompréhensions sectaires de politiciens, empreints d'un jacobinisme périmé, il faut faire la part de l'ignorance, souvent involontaire.

Je puis vous rendre le témoignage que, à chaque fois que j'ai eu l'occasion d'évoquer, au milieu de mes relations, les questions bretonnes — et c'est une occasion que je ne manque jamais, lorsqu'elle se présente — j'ai généralement bénéficié d'une audience favorable ; particulièrement sur la question de l'enseignement du breton à l'école, qui me paraît, en l'état actuel des choses, la clef de voûte de toute renaissance bretonne.

Certains articles de « *Stur* », dont l'intérêt est indiscutable, me semblent indiquer une tendance raciste qui me paraît quelque peu systématique.

Je ne pense pas, à mon point de vue, que le mouvement breton ait grand intérêt à s'intégrer un appareil doctrinal aussi téméraire que celui qui a été élaboré par les racistes allemands.

Ne voyez en cela aucun préjugé de « français » et à travers les objectifs pragmatiques qu'ont pu s'assigner les dirigeants de l'Allemagne hitlérienne, — en particulier, s'en faire un moyen d'oppression fasciste, — il est certain que la mystique raciste pose des problèmes qui touchent au fond même de la conception de la cité terrestre.

Mais c'est justement là où les réserves les plus graves s'imposent.

Sans doute, le P. N. B. n'est pas et n'a pas à être un parti confessionnel ; toutefois, sur le plan philosophique — et quelles que soient les opinions religieuses, — il me paraît incontestable que le racisme allemand, la mystique hitlérienne est au sens authentique et technique du terme, un paganisme.

Le paganisme ne consiste pas seulement dans des créations d'encens devant les figurations de Thor ou de Jupiter ; il est essentiellement un renversement de l'ordre des valeurs.

Il est, dans le cas qui nous occupe, une négation du primat de la personne humaine ; primat qui est aux antipodes de l'individualisme anarchique, mais qui ne saurait se concilier avec une civilisation de masse.

Que cette conception hitlérienne ne soit à aucun degré, assimilable à un matérialisme jouisseur ; nous sommes

d'accord ; mais par l'immolation des personnes et l'oppression des consciences, au nom d'une tyrannique raison d'état, pureté de la race, elle est, — pardonnez moi la dureté de l'expression, — un véritable Moloch et (je me cantonne strictement sur le plan philosophique, sans aucune incursion dans le domaine de la politique étrangère), elle représente la victoire du Prince des Ténébres.

Catholiques, démocrates et pacifistes, nous ne reconnaissons pas là la grande Allemagne ; nous ne pouvons, au contraire, qu'élever nos cœurs vers la Providence Divine, pour lui demander d'avoir pitié des tribulations actuelles de l'Allemagne et de lui accorder de retrouver sa véritable physionomie, dénaturée et non pas restituée par une action que nous ne saurions que blâmer, quelle que soit, par ailleurs, notre charité pour les personnes.

Mais les Bretons sont fils de la Lumière, et il ne me vient pas à l'esprit de penser que vous ayez la moindre inclination pour les méthodes d'oppression des consciences ; j'ai voulu simplement vous donner quelque aperçu des réserves que je fais sur le mouvement allemand, réserves qui me sont dictées par ma conception chrétienne du monde et non par un chauvinisme que nous réprouvons.

C'est pourquoi, dans notre enquête : « Que Pensez-vous de « *Stur* ? », je ne puis que condamner la position adoptée par le cultivateur breton que vous citez (page 425), et qui d'ailleurs ne vous engage d'aucune manière.

Je crois d'ailleurs qu'il n'y a rien de dangereux comme les expressions générales, le mot « nationalisme » par exemple, ne revêt-il pas des sens assez différents suivant le stade historique de la nation à laquelle il s'applique ?

1° Lorsque la nation est au stade de pré-formation historique, le nationalisme sera l'affirmation que le peuple considéré possède les caractéristiques distinctives d'une nation.

Ce fut le cas, par exemple (abstenons-nous des exemples brûlants), de la nation tchèque, de la nation finlandaise.

2° Lorsque la nation est historiquement constituée et qu'elle n'est plus contestée, le nationalisme sera une doctrine de la primauté systématique de la raison d'état sur toute autre considération ; c'est le cas de l'hitlérisme, c'est le cas (avec des nuances), de l'Action Française.

Un tel nationalisme sera alors une déviation du patrio-

tisme ; et un renversement des valeurs, la fin intermédiaire étant prise pour la fin suprême.

Il est notoire, d'ailleurs, que dans ce dernier cas, l'esprit de systématisation amène généralement ses promoteurs à se faire de la Nation, une idée qui en arrive à verser dans le conventionnel le plus arbitraire.

Il me reste, cher Monsieur, à m'excuser d'avoir abusé de votre attention par une trop longue lettre ; je ne veux pas terminer cependant, sans vous dire que j'ai lu également avec un grand intérêt l'article sur l'Irlande. La documentation dont il fait preuve honore votre correspondant.

Dans un autre ordre d'idées, j'ai beaucoup goûté les « Poèmes Gallos », spécialement ceux intitulés « Mon Pays » et « Mon Drapeau ».

Un de nos grands écrivains catholiques, René Bazin, disait : « Refaisons la France chrétienne, Dieu la fera royale s'il lui plaît ».

Transposant la phrase sur le plan breton, je dirais volontiers : « Refaisons la Bretagne régionale, Dieu la fera nationale s'il lui plaît ».

Je ne puis d'ailleurs me résoudre à croire qu'entre Bretagne et France, il puisse y avoir opposition et violence ; j'ai l'intime conviction que cela serait contraire aux contingences aussi bien historiques que géographiques et c'est pourquoi j'appelle de mes vœux, cette « conception pluraliste et personnaliste du monde », qui assurera au peuple breton le respect intégral de sa culture et de sa langue, sans lui fermer le champ de la culture française.

Ce jour-là, nous verrions une Bretagne restaurée, participant dans la pleine possession de sa personnalité et de son génie, à la vie de la communauté française, et nous pourrions redire avec le palmiste : « Justitia et pax esculetæ sunt ».

Veillez croire, Cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

✱

Nous nous permettrons de faire suivre de quelques remarques la lettre de M. l'abbé L.

1° Vous ne voulez pas que nous confondions la France avec son régime. Qu'est-ce que cela veut dire ? Sous Napoléon 1^{er}, sous Charles X, il y avait aussi des Français qui ne voulaient pas que l'on confonde la France

avec une politique. Il y a pourtant eu la France impériale, et celle de la Restauration, comme il y a aujourd'hui la France de la III^e République, avec sa mystique et ses institutions. On est même en droit de penser qu'aucun régime ne s'est aussi complètement identifié à elle dans le passé que celui-ci. La République plonge ses racines jusqu'au fond des villages, et bien rares sont les zones géographiques, bien restreints les milieux où l'on conspire réellement à sa perte. Le mot France, dans votre esprit, n'évoque pas une réalité, mais un idéal. Mais c'est une conception de la France qui vous est particulière. Nous n'avons guère ici le loisir de nous en préoccuper. Le régime actuel de la France ne lui a pas été imposé de l'extérieur. Né d'une philosophie spécifiquement française, soutenu par une profonde croyance populaire, il représente au contraire un phénomène typiquement français. Peut-être aurait-il été remplacé dans cinquante ans par un autre, mais cette hypothèse ne modifie en rien, de notre point de vue, la situation de la Bretagne. Nous n'avons pas le droit de dire que le système qui nous opprime n'est pas la France. Nous devons être réalistes et nous devons nous opposer à elle, quitte à distinguer dans la masse française, les isolés qui se désolidarisent de la *séculaire* politique anti-bretonne.

2° Sur l'accusation de paganisme adressé au racisme allemand, qu'on se reporte à notre critique du livre de M. A. Decléene (*Le Règne de la Race*), qu'on trouvera plus loin. Au reste, nos lecteurs peuvent avoir sur les choses de l'Allemagne, l'opinion de leur goût.

3° Notre racisme breton ne peut amener à l'oppression des consciences, car alors il ne serait plus breton. Un chef d'état celtique n'est ni un lansquenet, ni un tyran. Voyez Eamon de Valera. Ses moyens de gouvernement restent l'autorité naturelle et la persuasion. Il considère comme inviolables les prérogatives essentielles de la personne humaine. Il n'intervient pas l'ordre des valeurs. Racisme n'est pas rascisme *allemand*. Il en existe, par définition, autant que de races. (Nous nous expliquerons encore, s'il le faut, au sujet du mot *race*).

4° Nous ne sommes pas opposés doctrinalement à une entente, ni même à une fédération franco-bretonne. Mais le moment n'est pas venu d'orienter nos préoccupations dans ce sens, ni d'ouvrir nos bras aux étreintes de la

réconciliation. Nous nous trouvons devant ce dilemme : ou lutter ou mourir. Sauvons-nous d'abord, après nous chercherons les moyens les plus propres à assurer la paix à notre peuple. Lui prêcher la paix, maintenant, alors que c'est à la faveur de la paix qu'on le tue lentement, serait le trahir et l'abuser. Nous sommes en garde contre les apôtres du rapprochement, si sincères soient-ils, car en fin de compte, ils cherchent à nous endormir, pendant que nos ennemis s'emparent de nos dernières positions de résistance. La paix, c'est ce que nous avons, c'est l'achèvement de notre assimilation. Le combat est pour nous la nécessité vitale du moment.

E. G.

LES LIVRES

Hors de l'extase sacrée

Avec le VI^e tome des « Prederiadennou », de Meven Mor-diern, (*Réflexions sur les langues et le breton*), GWALARN vient de terminer la publication de l'ouvrage le plus important pour la langue bretonne, depuis « Eur Breizad oc'h adkavout Breiz » (*Un Breton retrouve la Bretagne*), sous le rapport des idées mises en circulation. Les militants de la langue auront maintenant leur bréviaire, leur bible, leur évangile, où avec une force extraordinaire, sont énoncés les mots d'ordre de la lutte pour le breton.

Nous ne disposons pas d'assez de place, pour dire tout ce que nous approuvons, ni pour citer la matière la plus originale de cette œuvre, ni encore pour donner une idée de la richesse des faits qu'elle met en lumière et sur lesquels elle s'appuie. Nous nous cantonnerons dans une tâche moins agréable, mais aussi nécessaire, en signalant les quelques excès où tombe l'auteur, au dam de ce que nous croyons être la Bretagne. Critiquer les théories émises en breton, c'est aussi une manière d'honorer la langue. Cela prouve qu'on ne se contente pas d'une admiration béate pour tout ce qui est imprimé en *brezoneg*, que l'on admet une fois pour toute le breton comme un instrument de pensée.

Peu de publics sont aussi peu exigeants que le public des éditions bretonnantes. La dernière livraison de

Gwalarn ouverte sur sa table, le néophyte est prêt à tout admettre, à tout croire, à tout professer, dès l'instant où la langue, par ses nouveautés et ses hardiesses, le plonge sur simple lecture, dans une extase sacrée.

Nous n'avons pas échappé à la règle. Mais revenu de notre émotion, nous nous sommes un peu souciés du sens des mots, de la doctrine nouvelle d'action bretonne, de la nouvelle conception de la Bretagne, que nous propose Meven Mordiern.

Nous ne reviendrons pas sur la critique générale de ses idées qu'on a trouvée dans le premier tome de *Stur*. La nationalité bretonne n'est pas rien qu'une langue, elle est avant tout, l'ensemble des qualités distinctives de la Société et de l'Organisme bretons. La langue, en regard du passé, est le véhicule de traditions précieuses, la meilleure gardienne d'une manière de voir les choses et de penser ; elle est, vis-à-vis de l'avenir, le seul enclos possible à l'intérieur duquel pourra se créer l'atmosphère bretonne propice à l'éclosion d'une culture nationale ; mais elle n'est pas à elle seule le commencement et la fin de toute la Bretagne.

Nous nous sommes toujours opposés à l'introduction brutale chez nous de théories étrangères. Qu'on cite en exemple les efforts des animateurs de la culture populaire au Danemark, la réussite des anglophones outre-atlantique, mais qu'on ne commette pas l'erreur de vouloir imposer à la Bretagne des méthodes appliquées dans des cas à peine analogues, et qui traiteraient le Léon comme le Connecticut ou le Vannetais comme le Jutland.

Il n'est pas un Breton averti, ayant l'expérience des gens de son pays, qui acceptera une idée comme celle-ci, (page 41) :

«... *Ret eo sevel kevredadou efedus, etre brezonegerien nemetken, brezonegerien c'hanef ha brezonegerien en em c'hraet, da lavarout eo tud, — ne vern a be ouenn hag a be vro e vefent, — o deus desket ar yez ha graet anezi yez o empenn ha yez o c'halon...* »

Quelques Français ont appris le breton : autrefois, Charles de Gaulle, hier Philéas Lebesgue, de notre temps, M. Bachellery. Qu'à titre exceptionnel, on les admette dans des cercles bretonnants, rien de mieux. Mais qu'on n'aie pas l'air de tenir pour rien le sang breton, ainsi que le fait Meven Mordiern. Ne va-t-il pas jusqu'à écrire (p. 35) :

«... *An tregont mil Morian eus ar Stadou-Unanet, a zo*

o komz gouzeleg a dad da vab abaoe ouspenn daou-c'hant vloaz, a zo muioc'h a gettelez wirion enno eget ar pevar milion a saoznegerien o deus savet ar Stad Dishual (Iwerzon)... »

C'est tellement formidable qu'un de mes amis m'a confié avoir vérifié chaque mot de cette phrase dans son dictionnaire, de crainte de s'être trompé. Il avait cependant bien lu. La pensée de Meven Mordiern est qu'un Sénégalais qui, du fait de son séjour parmi des Bretons coloniaux, aurait appris le breton et l'aurait enseigné à ses enfants, à l'exclusion du bambara ou du peuhl, aurait donné naissance à des Celtes plus authentiques que les petits Brestois ou Rennais, qui ne savent que le français !

Nous sommes au regret de dire à notre vieux maître ès-sciences celtiques, que nous ne luttons pas depuis dix-huit ans, — en ce qui nous concerne, — contre la conception française de la nationalité purement élective, linguistique et culturelle, pour accepter la conception qu'il nous offre de la celticité. Elle est contraire aux faits, elle est contraire à notre sentiment. Que les Français ouvrent le sanctuaire de leur nationalité aux Antillais et aux Juifs, c'est leur affaire. Ici, nous ne sommes pas dans les mêmes dispositions.

Le peuple de Bretagne est le résultat d'un brassage de populations préhistoriques, qui le nie ? Mais depuis plus de mille ans, il a connu une stabilité relative. C'est un même stock de populations qui est resté sur le sol breton. Il y a eu des immigrations partielles, — quelques Normands, quelques Français, quelques douzaines d'Espagnols, d'Anglais, d'Allemands, d'Irlandais, de Flamands, — qui ont toutes été absorbées, sans laisser la moindre trace. Mille ans de vie commune, sous un même ciel, sur une même terre, ont puissamment modelé à ce peuple breton une figure originale, l'ont imprégné de caractéristiques communes, lui ont donné une sensibilité, une personnalité indépendamment de tout moyen d'expression employé.

C'est cela la Bretagne.

Ce n'est pas, à notre avis, servir la cause du breton que de tomber dans des outrances, comme celles que publie *Gwalarn*. Nous ne demandons pas mieux que de relever le breton. Je dirai même : qui, — en dehors des écrivains dont c'est l'unique occupation, — a fait plus que nous ? Mais nous ne nous sommes pas attachés à la renaissance de notre langue, en bœufs de labour attelés.

un masque sur les yeux, à un char rempli d'un bazar hétéroclite. Le breton vaut par lui-même, nous le savons et l'avons dit. Mais il vaut et vaudra surtout, par ce qu'il exprime et par ce qu'il permettra d'exprimer. Nous tremblons en pensant au puissant instrument de francisation qu'il serait entre les mains de ces Français frénétiques auxquels on a ouvert toutes grandes les portes du Gorsedd !

Vivre en Breton; se faire, des rapports entre les hommes, une idée conforme à une hiérarchie de valeurs spécifiquement celtique ; avoir le sens de sa race, de ses possibilités, de ses faiblesses ; rêver pour elle un renouveau qui réponde à sa mission et lui frayer la route par l'exemple, voilà ce qui pose et confirme la celticité d'un homme.

Et non pas l'usage exclusif d'une pauvre langue, prête, sans le secours de l'esprit, à chanter la « Marseillaise », à moins que ce ne soit « l'Internationale... ».

Meven Mordiern, mieux que personne, sait qu'on peut lui faire dire tout ce qu'on veut.

O. M.

Le Règne de la Race

Un Flamand, M. A. Decléene, vient de faire paraître aux éditions Fernand Sorlot (1), un livre d'une actualité brûlante dont le titre « Le Règne de la Race », et le sous-titre, « Vers un monde nouveau ; le point de vue d'un

(1) *Le Règne de la Race*, par A. Decléene, chez Fernand Sorlot, 7, rue Servandoni, Paris (6^e). En vente aux bureaux de B. A., Rennes, B. P. 182, Franco : 10 francs.

Chrétien », résumant en peu de mots le contenu et les tendances.

C'est la première fois, croyons-nous, que paraît en français, une analyse aussi autorisée du racisme allemand, présentant par ailleurs l'originalité, — pour le public français, — de prétendre réconcilier une doctrine si suspecte jusqu'ici, à tort ou à raison, aux Catholiques avec le Catholicisme lui-même.

M. Decléene, dont l'érudition germanique et religieuse est impressionnante, est un spécialiste, et il ne semblera aisé à aucun de ceux que ses thèses les plus hardies choqueront plus ou moins au vif de ses idées acquises, de leur opposer une réfutation solide.

D'un point de vue breton, son livre nous intéresse au plus haut degré. L'idée des Allemands de fonder une Société Nationale sur le fait racial a toujours été l'obsession du mouvement breton. Il est peu de pays, certainement, où la conscience ethnique, pure de tout élément rationnel ou de tout calcul d'intérêt, soit aussi forte que chez nous. Elle est le fait de nos plus humbles travailleurs. Nous sommes donc directement intéressés dans le débat qui met aux prises les partisans et les adversaires du racisme, et nous ne pouvons échapper à l'obligation de prendre position, si nous voulons rester conséquents avec nous-mêmes.

Ce serait mentir que de ne pas dès l'abord avouer la gêne que nous avons commencé à ressentir dès les premières pages du livre. Flamand, sans doute fraîchement rallié aux doctrines racistes, M. Decléene laisse partout transparaître un enthousiasme sacré de néophyte allant jusqu'à la personne du Führer, qui nous semble parfois excessif. Et, comme dans un compte-rendu que nous donnons par ailleurs d'autres propos flamingants, nous confessons ici ne pas pouvoir souscrire les yeux fermés à une vision de l'histoire qui substitue purement et simplement les Germains aux Celtes dans l'élaboration du monde médiéval. Le livre de M. Decléene nous suggère l'ouvrage parallèle que devra nous donner le plus tôt possible l'un de nos érudits bretons, sous peine de voir l'idée du celtisme diminuer dans cet ensemble culturel nordique qui s'élabore et avec lequel nous avons de si puissantes attaches.

Ces réserves étant faites, nous ne refusons pas notre

admiration à la vigueur, à la science, au courage d'un homme comme Declèene, qui n'hésite pas, seul — David devant Goliath, — à renverser les idoles de notre temps. Sa préoccupation est double. Germain, il montre la grandeur du rôle civilisateur de sa race après la chute de l'empire romain et il affirme sa foi dans sa mission actuelle. Catholique, il prouve que racisme et catholicisme ne sont pas antinomiques comme voudraient le faire croire les contempteurs intéressés ou égarés de l'Allemagne. Bien au contraire, car selon lui, le véritable ennemi du Christianisme est le néo-paganisme latin.

Donner une analyse d'une œuvre aussi originale en quelques lignes est impossible. Il nous faudra beaucoup citer. Nos lecteurs ne s'en plaindront pas et l'auteur, nous n'attendons pas moins de sa bienveillance, voudra bien ne pas s'en formaliser.

**

Le mérite du Christianisme a été d'apporter au monde barbare la notion de la dignité humaine. La civilisation gréco-romaine était fondée sur le droit indiscuté de la force. « La pax romana » s'imposait par le fer et par le feu. Elle avait pour ambition de faire partout régner un morne esclavage, une uniformisation contraire à toutes les originalités nationales.

Au contraire, la Société germanique reposait sur des principes de liberté et sur la notion de l'équité ; son lien était le sentiment de la fraternité des hommes d'un même sang. Ces qualités de sentiment et d'honnêteté devaient faire des Germains les champions du Christianisme. Son triomphe fut leur œuvre héroïque. La foi nouvelle s'épanouit, non pas dans les terres de la décadence gréco-romaine, mais au sein de la civilisation germanique, riche des forces morales, résultant de son esprit d'indépendance et de sa passion des libertés personnelles et locales. Alors qu'en Italie régnaient des despotes, — les gildes, les hanses, les communes et les républiques libres s'épanouissaient dans le Nord, au sein desquelles s'élaborait un monde nouveau : la Chrétienté.

Tel est le point de vue de Declèene. Il l'appuie par de nombreux exemples et témoignages. La féodalité toute entière, basée sur le droit des meilleurs, ne doit rien à Rome. Tout vient alors du Nord : les chansons de geste,

le théâtre, les arts, l'architecture. Dans le domaine de la pensée, les philosophes et les savants de souche germanique dominant. Vous croyez Saint-Anselme, né à Aoste, un Italien ? Vous vous trompez : Son père s'appelait Gondolf et sa mère Ermenberghe. Un exemple entre mille.

On pourrait reprocher à l'auteur d'aller un peu loin, quand il découvre dans les proverbes flamands de Pieter Bruegel l'inspiration du bon La Fontaine, ou quand il déclare en avance de plusieurs siècles sur leur temps les institutions anglo-saxonnes. Pour nous en tenir à ce seul point, nous n'avons pas souvenir que Northmen en Armorique, Anglais en Irlande ou Normands en Galles aient apporté quelque progrès moral que ce soit à nos peuples celtes. Enfin !

On pourrait encore lui reprocher de méconnaître le rôle immense des missions celtiques dans la propagation du Christianisme... jusqu'en plein pays germanique (St-Winoc et St-Gall), et de passer sous silence l'acharnée résistance au baptême des Scandinaves, des Frisons, des Saxons. Mais là n'est pas le principal de nos soucis, et Declèene est un militant. Venons-en à la Renaissance, qui allait permettre à l'Antiquité paysanne de détrôner le Germanisme dans la civilisation chrétienne...

**

La Renaissance devait fonder une Société nouvelle sur le principe individualiste du paganisme latin. Abusés par le mirage méditerranéen les Germains, affaiblis par la perte de leur langage, en Gaule, en Italie, influencés par l'usage de la langue latine (c'est nous qui ajoutons ces considérations linguistiques, très importantes à nos yeux), devaient se prêter au développement de l'esprit nouveau, annonciateur du libéralisme fatal dont les ravages durent encore de nos jours.

...La « Renaissance », autrement dit la résurrection de l'antiquité païenne, fut, au premier chef, l'œuvre de gens d'Eglise. Celle-ci possédait en fait le monopole de l'enseignement et de l'éducation. Ses monastères sauvèrent de la destruction, pour le malheur de l'humanité, avec « la plus phénoménale collection de platitudes qu'aient produites les bavards de tous les siècles où l'on s'ennuie » (1), les polissonneries d'une mytho-

(1) Joseph Wilbois. *L'homme qui ressuscita d'entre les vivants*, p. 304.

logie adultère et incestueuse. Ses écoles apprirent à vénérer les auteurs voluptueux et sacrilèges de la Grèce et de Rome. Le vocabulaire de l'Olympe, au temps de Peréri, fit son apparition jusque dans les hymnes du bréviaire (1). L'art, à Rome, se paganisa dans les églises que l'architecture avait transformées en temples imités du Parthénon et qu'un goût perverti peupla de statues de demi-dieux, baptisés de noms de saints, et de nudités peu dignes de figurer des Vertus.

Les humanistes, ecclésiastiques en grande partie, sont ainsi incontestablement à l'origine de ce néo-paganisme latin, fléau du monde moderne, qui, dès lors, déferle sur la catholicité et dont une recrudescence inquiétante paraît menacer spécialement la France, aujourd'hui que le nouveau régime allemand en a débarrassé l'Allemagne, en attendant que son influence purificatrice en délivre définitivement tous les pays germaniques.

Le XVI^e siècle, qui vit s'accomplir cette révolution, s'appelle dans l'histoire le « Siècle de Léon X ». La responsabilité n'en est pas, pour la Papauté de l'époque, légère à porter, car si le Médicis mérita de laisser son nom à son temps, il rendit possible et le « Siècle de Louis XIV », ou de l'absolutisme, et le « Siècle de Voltaire », ou de l'irreligion, et celui que, sans être sectateur d'un esprit aussi superficiel que Daudet, l'on doit bien, puisque c'est la vérité, qualifier de « stupide »...

Declèene ensuite, s'étend sur les conséquences de la Renaissance, en s'attardant spécialement au cas de la France.

...L'individualisme renouvelé de l'antique et arrivé à maturité lors de la Renaissance n'a cessé, depuis lors, de dérouler ses conséquences avec une logique implacable dans tous les domaines de la pensée et de la vie.

Il nous donna le Césarisme, incarné dans le Roi-Soleil, divinisé centrale du Panthéon versaillais, comme jadis dans le Divin Auguste — dont on s'apprête à célébrer le pompeux bimillénaire.

L'autonomie de la Raison nous valut, au XVIII^e siècle, la « Philosophie » de l'Encyclopédie et du Contrat Social, dont la Révolution individualiste et libertaire de 1791 mit en pratique la doctrine.

La loi Le Chapelier, qui considère comme un délit toute tentative d'association, consacre l'avènement du libéralisme économique, fruit de l'individualisme qui s'épanouit en deux

extrêmes également détestables : le matérialisme capitaliste et le matérialisme marxiste.

L'Ogre napoléonien ne fut, malgré les sarcasmes qu'il décochait volontiers à l'adresse des « idéologues » de la Révolution, qu'un Jacobin couronné, et couronné avec le faste des satrapes orientaux, transporté à Rome par les Empereurs de la décadence. Héritier de l'aversion d'un Sieyès pour les « Sicambres... » et autres sauvages sortis des bois et des étangs de l'ancienne Germanie (1), il achève de donner à la France une figure latine : il élève sur les collines parisiennes des Arcs de Triomphe impériaux, transplante aux rives de la Seine de froids Parthénons et, dans sa phobie du « gothique », ne veut être sacré que dans une Notre-Dame où les colonnes et leurs chapiteaux sont masqués sous des placages de style corinthien. D'autre part, continuateur de la politique extérieure de la Convention, il établit le premier des Etats impérialistes des temps modernes, selon la formule laissée par les « grands ancêtres », les Césars.

La Chrétienté, dès lors, n'est plus qu'un souvenir, rongée qu'elle est par la religion de la Patrie et le culte de l'Etat repris à la Rome antique, tandis que le christianisme lui-même se voit menacé par le laïcisme intégral, logique aboutissement de l'individualisme frondeur de la Renaissance. Il serait puéril d'accuser de ces maux la « Grande Révolution » et les « Immortels Principes » de 1789 et de répéter avec l'humoristique scie d'il y a trois quarts de siècle : « C'est la faute à Voltaire... C'est la faute à Rousseau... » La responsabilité remonte plus haut dans l'histoire : elle incombe à la Latinité, que la Chrétienté médiévale avait vaincue mais qui, reprenant sur elle le dessus, engendra, avec la complicité inconsciente de l'Eglise Romaine, le monde infernal de la Renaissance.

✱

Que va devenir le monde moderne ? Declèene nous donne sa réponse : l'époque qui s'ouvre maintenant sera son « Troisième Age », celui de la « Volksgemeinschaft ». Il sourit du soi-disant corporatisme mussolinien, « justification après coup ». Ce n'est pas nous qui dirons le

(1) Ces mots sont extraits de la célèbre brochure : *Qu'est-ce que le Tiers-Etat ?* D'autres passages encore de ce libelle permettraient de prouver aisément que 89 fut, en sa nature profonde, la manifestation d'un racisme... à rebours, la Révolution du Sud contre le Nord, des Ligures et des Ibères contre les Germains de France et leurs alliés celtes.

(1) Dans certains ordos ou calendriers religieux datant de la Renaissance, le Jeudi Saint est appelé *Dies Jovis Sacra*, le Vendredi Saint, *Dies Veneris Sacra*.

contraire. Un régime si bien réédité de l'aventure napoléonienne n'a pas grand chose à nous apporter. Soldats ! Camisera Nera ! Cela rend le même son à nos oreilles. L'auteur n'attend rien non plus des Français, ni de leur « Parti de l'Intelligence ». La France, dit-il, est en passe de mourir faute d'idées autant peut-être que faute d'enfants. Alors ? — Ecoutez-le :

« C'est d'ailleurs, en effet, c'est du Nord, une fois de plus que nous vient la lumière. Le monde a sursauté lorsque, soudain, accompagné du tonnerre, l'éclair en est apparu à l'horizon. Depuis la guerre l'Europe et l'univers ne connaissent l'Allemagne que par le truchement de quelques intellectuels renégats et défaillistes. Juifs pour la plupart, sans liaison avec leur peuple : les frères Mann, Ludwig, Einstein, Foerster, Keyserling, flanqués en sous-ordre de quelques Matthès et d'autant de Dorten. Ils passaient pour interpréter l'âme de la nation ; ils n'étaient en fait que l'écho de leur propre mentalité. Ils permirent à l'opinion mondiale de s'illusionner sur l'évolution de l'Allemagne et de croire le pays entier gagné à la funambulesque « Ecole de la Sagesse » de Darmstadt. Ils dissimulaient le gigantesque effort où s'enfantait un monde nouveau.

Des penseurs, des doctrinaires, des savants : ethnologues, historiens, juristes... — les Karl Lohmann, Ernst Forsthoff, Helmut Nicolai, Otto Koellreutter, Johann von Leers, Ernst Jünger, Gunther Grundel, Moeller van den Bruck, Carl Schmitt, Hans Freyer, Ernst Mannhardt, un Oswald Spengler, un Lothar Helbing, auteur du *Britle Humanismus*, un Ernst Krieck, professeur de philosophie à l'Université de Heidelberg, un Walter Franck, aujourd'hui directeur de l'Institut National d'Histoire de la Nouvelle Allemagne, un Alfred Baeumler, directeur de l'Institut de Pédagogie Politique de l'Université de Berlin, etc..., etc... — édifiaient laborieusement, dans le silence, les bases d'une *weltanschauung*, d'une conception nouvelle de l'Allemagne, de l'Occident, de l'Europe, du Monde.

Ce travail de préparation, pour inconnu qu'il restât, était si avancé et si profond qu'après le 30 janvier 1933 quelques mois ont suffi à l'épanouissement prodigieux d'une réforme sans précédent par l'ampleur et l'importance : nature ethnique et juridique de la nationalité, notion de l'Etat, fondements du droit public, rôle de la science, théorie de l'art..., tout paraît prévu par un régime qui semble apporter partout une solution toute prête.

« Le régime hitlérien ne crée pas seulement le *Drittes Reich* de l'histoire allemande contemporaine, il est l'aurore du III^e Empire de l'histoire moderne universelle, le présage de la Troisième Europe, l'Europe des races.

Le XIX^e siècle fut le siècle des nationalités. Le XX^e sera celui des races. Le monde, dégoûté de l'individualisme, est en marche vers une forme nouvelle de l'association. C'est dans ce sens que l'on peut dire, pour reprendre le mot d'un essayiste, qu'il s'en va vers un « nouveau Moyen-Age », semblable au premier parce qu'il sera, comme lui, anti-individualiste et communautaire, différent de lui parce que le principe d'association sera tout autre, le regroupement s'accomplissant cette fois sur l'idée de la race.

Les Latins semblent jusqu'ici ne pas comprendre la portée et le retentissement de cette Révolution qui, sans doute, ne fait que commencer. Arrivent-ils même à saisir l'idée fondamentale qui la caractérise ? Le terme de « national-socialisme » est, pour eux, l'occasion des plus extravagants contresens et ils ne soupçonnent même pas son exacte signification. Le nazisme leur apparaît comme un monstrueux composé hybride de deux principes qui s'excluent, quelque chose comme la fusion en un seul corps du nationalisme anti-social à la Louis Marin ou à la Charles Maurras et du socialisme... internationaliste à la Léon Blum et à la Vandervelde.

Que de fois, après le 30 juin 1934, n'a-t-on pas entendu formuler le regret que « dans le national-socialisme, le nationalisme l'emporte de plus en plus sur le socialisme ! » Comme si l'élément « social » du nazisme avait quelque chose de commun avec le socialisme matérialiste, au sens de social-démocratie !... Avouons du reste qu'il est malaisé de discuter de ces concepts en une langue comme le français, si manifestement inférieure à l'allemand en ce qui concerne le vocabulaire se rapportant à la philosophie politique (1).

Ce sont les Pays-Bas qui ont trouvé pour désigner cette théorie un vocable adéquat dissipant toute équivoque : le *national-socialisme*. Ce terme, quoi qu'il en soit de l'usage qu'en font dans la pratique les partis qui l'arborescent comme un pavillon, exprime parfaitement l'idée de la solidarité de toutes les classes et de tous les milieux sociaux au sein d'un même peuple et caractérise à souhait cette forme nouvelle de nationalisme ou mieux de *nationalitarisme* populaire à base ethnique.

Cette notion de la *volks-gemeinschaft* (*volks-gemeenschap* en néerlandais) ou, pour essayer de s'exprimer en français, de la constitution organique de la communauté populaire, n'est-elle

(1) Le français, langue de la logique, de la clarté, etc..., ne possède par exemple qu'un mot : *patrie*, correspondant aux deux termes allemands : *vaterland* et *heimat*. Les concepts si différents de *staatszugehörigkeit* et *volkszugehörigkeit*, ne peuvent se rendre que par l'unique vocable, si amphibologique, de *nationalité*. *Volkstum*, *volks-gemeinschaft*, et *Reich* même avec sa nuance précise, sont intraduisibles dans l'idiome de Voltaire.

pas la grande idée réformatrice des temps présents ? Elle met fin à l'absurde démocratie, règne de l'arithmétique électorale où le plus grand nombre des moins compétents imposent silence à l'élite et à la véritable « aristocratie » du talent et de l'esprit, comme aussi à la démophilie hautaine et autoritaire où la masse n'a que le droit d'obéir en échange des bienfaits concédés par le bon vouloir gratuit des possédants et des gouvernants.

Il ne s'agit plus d'aménager équitablement et humainement la situation du prolétariat : cette monstruosité sociale disparaît. Il n'est plus question d'assurer aux classes populaires un minimum de droits en face des classes dirigeantes : c'en est fini de la hideuse opposition des classes. Le chef d'industrie, le propriétaire, l'intellectuel font partie du « peuple » autant que l'ouvrier et le paysan (1). Tous sont tenus de se dévouer au bien-être de la « communauté », sous la direction des chefs qu'elle se reconnaît et auxquels elle délègue le soin de la diriger au nom de tous.

..

Le chapitre IV de son livre va permettre à Declère, de déclancher une offensive contre son ennemi intime : le néo-paganisme méditerranéen.

Comment, dit-il, les pseudo-chrétiens du monde latin, pénétrés jusqu'aux moelles de paganisme, du leur, osent-ils s'en prendre au national-socialisme, auquel les théories fumeuses de « quelques illuminés » ne peuvent rien retirer de son caractère franchement chrétien ?

Il cite abondamment Hitler qui rend hommage au christianisme de la formation originelle du peuple allemand, et même Rosenberg qui exalte les données morales du christianisme. Il réserve ses flèches au paganisme français.

« Les coryphées du régime ne cessent de convier les citoyens à « communier, en une pensée patriotique, dans le culte de la France Eternelle ». Les dirigeants des associations d'anciens combattants engagent au respect de la « religion nationale »

(1) C'est bien là la signification du spectacle nouveau que donne au monde la *Fête du Travail* du III^e Reich : la glorification de tout travail quel qu'il soit, du travail de bureau et du travail d'atelier, du travail aux champs et au sein de la famille, du travail de l'ouvrier à l'usine et de la mère au foyer, du travail du patron et de l'artiste, du paysan et de l'écolier, de l'étudiant et du soldat, y est substituée à l'exaltation du prolétariat salarié et à l'excitation des revendications « ouvrières ».

(Binet-Valmer *dixit*), et il n'y a pas tellement longtemps que le chef d'Etat-Major Général de l'Armée, le Généralissime de toutes les armées françaises, déclarait que l'on ne saurait plus tolérer aucune « atteinte au culte de la patrie ». A l'Hartmannswillerkopf, c'est « à l'autel de la patrie » (sic) que l'évêque de Strasbourg célèbre la messe, et en telle ville du Nord, proche de notre frontière, la Semaine Sainte s'ouvre par la cérémonie des « Rameaux patriotiques » : « un long cortège de sociétés locales, d'anciens combattants ou victimes de la guerre, de personnalités civiles et militaires, d'associations d'officiers et de sous-officiers de réserve... etc... » On connaît l'ordonnance de ces liturgies laïques... Les enfants, en ce doux pays, sont complaisamment baptisés sous le prénom de *France*, *Lorraine*, *Joffrette*, et c'est bien en France, croyons-nous, que de solennels congrès de « Jeunesse Catholique » se terminent par un « pèlerinage au Tombeau de l'Inconnu ».

L'Italie ne met pas davantage de discrétion à professer cette « foi nationale ». La *Tribuna* imprime froidement des divagations de ce genre : « L'autel de la Patrie a été et est l'autel de la religion la plus pure... De cette religion nouvelle et éternelle que le fascisme a donnée à l'Italie les dogmes sont gravés dans l'Histoire de la Nation et de la Civilisation. »

Nulle part plus qu'en pays latins ne fleurit cette idolâtrie de l'Etat, véritable religion officielle, reviviscence du culte de la Rome Eternelle et des Divins Césars. Il n'empêche que, pour donner le change, l'on simule la réprobation la plus vive à la moindre exagération de langage commise outre-Rhin.

L'on affecte de s'indigner de l'éclat dont les organisations allemandes de jeunesse entourent les fêtes du solstice d'été, réunissant leurs adhérents autour des feux de joie où ils s'enthousiasment au chant de leurs hymnes. L'on oublie (?) que ces réminiscences communes aux mythologies aryennes, se perpétuent en plus d'une province française, où les collines s'allument, à la même saison, des feux de la Saint-Jean. En concluons-nous que les campagnes de France s'adonnent consciemment aux rites païens ?

Entr'autres exemples convaincants et savoureux, il cite la mode actuelle de concours de beauté et se contente de reproduire, puis de commenter une citation du *Journal*.

« C'est presque une religion qui commence, ou qui recommence. Faisant écho à la voix mystérieuse qui, sur les rivaux grecs, murmura, voici deux mille ans, la phrase dont Renan s'attristait : *le Grand Pan est mort* ! il semble qu'au cœur secret des multitudes une autre voix annonce maintenant un dieu ressuscité. »

Tenons pour certain que la « mauvaise presse » dont le nouveau régime allemand... jouit à l'étranger s'explique en

grande partie par les rigueurs du III^e Reich envers ces exhibitions de chair humaine, manifestations nudistes et autres inventions de la pourriture judéo-orientale.

Et il pose cette grave question : l'Eglise romaine restera-t-elle catholique ?

Il pense qu'elle a d'autant plus intérêt à se réconcilier avec le national-socialisme que celui-ci est appelé à régénérer l'Europe.

...Le germanisme qui, de concert avec l'Eglise, avait fondé la Chrétienté, se dispose à la reconstruire, aujourd'hui, sous un nom moderne, à rebâtir l'*Abendland*. Hitler, remarquons-le, est le seul, parmi les hommes d'Etat contemporains, qui prononce jamais le mot d'*Occident*. Sans doute est-il le seul à comprendre la portée du problème, le seul même à en soupçonner l'existence. Nous nous imaginons difficilement que puissent s'élever si haut les conceptions politiques de quelque moghrabin, à vague hérédité auvergnate, européanisé de fraîche date et au teint à peine blanchi.

Le Chancelier du Reich, au contraire, et toujours dans les termes les plus nobles, assigne à son pays et à sa race une tâche magnifique et exaltante, une mission d'autant plus haute qu'à la différence de la latinité vieille et usée, qui d'ores et déjà appartient à un passé révolu, le germanisme fait à peine de commencer : ses forces sont intactes, son histoire entière à venir, son âge d'or est devant lui. N'a-t-on pas été jusqu'à dire que l'Allemagne est née, avec l'accession d'Hitler au pouvoir, le 30 janvier 1933 ?...

Le germanisme, en tout cas, apporte au monde le principe de synthèse autour duquel s'organisera l'humanité disloquée : l'idée de la race, qu'ont formulée pour la première fois des Germains, le Normand Gobineau, l'Anglo-Saxon Stewart Chamberlain, le Prussien Fichte. Le germanisme, fécond et dynamique sera, lui-même, l'élément ordonnateur de la société de demain, le pivot des Etats-Unis d'Europe. Adolf Hitler, osons le dire, apparaît comme le seul fédérateur possible de l'Occident.

Jusqu'à présent, il n'a pas beaucoup été question du celtisme. M. Declèene trouve le moment venu d'y faire une allusion amicale, qu'il nous permettra de relever en entier :

...« Dans cette Sainte-Alliance de la race blanche, le celtisme occupera un rang privilégié. Nous ne l'écrivons pas ici par opportunisme ou par convenance, mais parce que telle est notre intime conviction : dans la reconstruction de l'Occident, un rôle de premier plan sera dévolu, à côté des Germains,

aux Celtes, leurs cousins plus que... germanes par le sang, leurs frères par la conception idéaliste et héroïque de la vie.

La science allemande de plus en plus s'attache à prouver combien sont étroitement apparentés ces deux rameaux de l'humanité aryenne. Dans ses *Considérations racistes et biologiques sur l'histoire*, M. Bernhard Pier montrait récemment avec quel soin il faut distinguer les Celtes véritables, blonds envahisseurs du Nord, sortes de protogermains, et la masse des habitants de la « Gaule Celtique », indigènes de race alpine, sur lesquels ils avaient établi la domination de leur aristocratie militaire et qui s'empressèrent du reste de les trahir au profit du nouveau conquérant romain.

Quoi qu'il en soit, la haute spiritualité celtique, que l'on ne saurait, sans lui faire injure, confondre avec le singulier idéal dit « gaulois », avec l'esprit proprement ligure, fait de mesquinerie bourgeoise et de salacité rabelaisienne, l'authentique spiritualité celtique s'abreuve aux mêmes sources que la sentimentalité germanique. Dans les deux races, l'âme populaire se nourrit des mêmes thèmes d'héroïque bravoure et d'idyllique chasteté. Le cycle de la Table Ronde et celui des *Nibelungen* baignent dans la même atmosphère spirituelle, au point qu'il est malaisé parois de départager dans l'épopée de la *Queste du Graal*, ce qui est strictement celte de ce qui est influencé par le germanisme. Arthur et Siegfried ne sont pas tellement étrangers l'un à l'autre. Wagner, l'un des plus puissants génies germaniques, le plus purement germanique des créateurs d'art, ne se sent-il pas aussi à l'aise en la compagnie de *Parsifal* que de *Lohengrin* ?... Gobineau, hobereau normand, descendant du Wiking Ottar Jarl, ne rêva-t-il pas toute sa vie d'écrire un *Amadis* emprunté à la plus pure « matière bretonne » ?...

Le folklore des deux races sœurs possède un fonds commun qui s'extériorise parfois en des manifestations étonnamment semblables : la croix celtique, — le swastika des monnaies gauloises — et la croix gammée s'identifient, à un artifice de stylisation près, et le *penn-baz breton* ne semble-t-il pas une réplique, un peu adoucie, du *goedendag flamand* ?

Sans doute de graves malentendus ont-ils souvent, au long de l'histoire, opposé les deux peuples. Mais, les patriotes celtes le remarqueront, c'est surtout des Germains romanisés, et dès lors renégats du germanisme — par exemple des *Franks* qui se *défrançaient* au fur et à mesure qu'ils devenaient *Français* — que leurs ancêtres eurent à souffrir.

Ces inimitiés et ces heurts appartiennent au passé. Ne semble-t-il pas même que, sur le seul point de friction qui menace encore, le réalisme anglo-saxon finira, au bout de longs errements, par reconnaître les droits de l'héroïque Irlande ? La tradition qui reprendra vie dans les relations entre Celtes et

Germain sera celle de l'amitié, qui compte aussi, dans leur histoire commune, des pages nombreuses et ferventes. Germanisme et celtisme apparaîtront, dans l'Occident nouveau, comme deux principes alliés.

Or ces deux races sont également religieuses et toutes deux, en masse, ont adhéré au Christianisme. Un bon nombre de leurs membres se rangent sous l'obédience de la confession catholique. Ils estiment que ses disciplines constituent une excellente garantie pour le maintien de la santé morale des peuples, pour la perpétuation de la race et la propagation même de la vie. Ils demandent à ses dogmes et à ses lois d'utiles enseignements et de précieuses consignes pour leur conduite privée, leur vie familiale, leurs rapports sociaux.

Pour sa part, celui qui écrit ces lignes croit à la mission spirituelle du catholicisme. Mais, pour obéir au légitime souci de « penser » sa foi et de la vivre, pour être préoccupé du sens éternel à donner à sa vie, il n'entend nullement renoncer à se sentir profondément de sa race, à marcher avec son temps. Il serait dangereux que l'Eglise catholique, par la faute de ses organismes officiels ou par l'imprudence de ses organes officieux, aboutisse à placer ses fidèles dans la redoutable alternative d'avoir à choisir entre Dieu et leur patrie, entre leur religion et leur race.

Le mouvement mondial du regroupement des humains selon la race, et sous les auspices de la doctrine germanique du racisme, se fera-t-il contre la religion ou d'accord avec elle ? A celle-ci de choisir. Il s'accomplira, une deuxième fois, comme au temps des invasions germaniques, au profit du Christianisme, si celui-ci, du moins, le veut bien.

Nous n'avons jamais eu, quant à nous, l'impression que notre clergé breton, la plus bretonne de nos élites sociales, par son tempérament et ses traditions, trouve suspect un racisme celtique, à l'élaboration duquel tant de ses représentants, écrivains, poètes, conteurs, militants, ont passionnément travaillé depuis Cent ans.

**

Sous le titre de « Racisme Biblique », le VI^e chapitre du livre entend dénoncer l'antagonisme qu'on a voulu trouver entre le christianisme et le particularisme ethnique.

...La théorie hitlérienne s'accorde parfaitement avec le christianisme, avec la partie dogmatique et morale commune à toutes les confessions, avec ce qu'Hitler appelle le « christia-

nisme positif ». La thèse de la supériorité de la race aryenne, dans l'ordre humain, ne contredit nullement celle de l'égalité des races sur le plan de la Rédemption. Que tous les hommes, quelle que soit la pigmentation de leur peau ou la forme de leur crâne, aient une âme, que le Christ soit mort pour tous indifféremment, que tous soient appelés à profiter de son sacrifice et à repoiindre au Ciel leur Rédempteur, en quoi le nazisme trouve-t-il là matière à protester ? C'est un domaine dont il ne s'occupe pas et qu'il abandonne aux théologiens.

Il n'y a pas à se formaliser du principe de la stricte séparation des blancs et des noirs. Les Allemands n'ont rien inventé. Il y a longtemps que les Américains connaissent les inconvénients du métissage, qui fournit des déclassés, des dévoyés, des révoltés, des déséquilibrés à profusion. L'interdire, c'est assurer le respect du noir autant que celui du blanc.

Il est d'ailleurs piquant de constater que les plus virulents adversaires du racisme sont précisément ceux dont l'histoire a été inspirée par le racisme le plus pur, les juifs :

...Les Juifs, pour autant qu'ils restent fidèles aux prescriptions de la Loi et au culte de Jahweh, continuent à donner l'exemple du racisme le plus intransigeant, voir le plus fanatique. Ils ne sont opposés au racisme que... chez les autres, lorsque ceux-ci se défendent contre leurs entreprises de corruption. Pour eux-mêmes et pour leurs familles, ils pratiquent le particularisme racial le plus absolu, allant jusqu'à vouloir se distinguer de tous dans leur chair et évitant comme une souillure tout contact avec les incirconcis. Ils devraient être aujourd'hui les plus empressés à se féliciter que des lois d'Etat leur interdisent toute relation avec des Goïms.

Pour conclure, Declèene dit sa foi dans l'avenir de l'humanité :

...Et ce n'est pas, après tout, un Streicher qui a énoncé l'oracle où l'humanité verrait la formule de la hiérarchie des races :

*« Dilatet Deus Japheth :
et habitet in tabernaculis Sem,
sitque Chanaan servus ejus » (1).*

« Que Dieu donne de l'espace à Japhet : qu'il habite sous

(1) Genèse, chapitre ix.

les tentes de Sem et que Chanaan soit son serviteur. » Les fils de Sem qui ont foi en la Parole Sainte et au Livre inspiré doivent être les premiers à admettre la supériorité des Aryens, descendants de Japhet !

Et il termine sur une dernière préoccupation de catholique :

...En attendant, pour l'apaisement de notre conscience, nous avons eu la joie de voir établir et mettre en lumière par le Professeur Karl Eschweiler, de l'Université de Braunsberg, le parfait accord qui règne entre la *weltanschauung* national-socialiste et la foi chrétienne et catholique (Numéro de Mars 1936, de la revue *Deutsches Volkstum*). Le distingué commentateur de saint Thomas a accompli là, pour la libération de l'esprit, une œuvre capitale qui lui mérite la gratitude de tous les croyants.

Voici terminé notre compte-rendu d'un livre important, qui fera du bruit, parce qu'il ouvre une voie nouvelle aux recherches de l'esprit. Nous l'aurions aimé moins nettement inspiré par une prédilection allemande qui n'est pas la nôtre, animé en somme d'un autre esprit. Mais cela n'enlève rien à son mérite, ni à sa valeur qui sont indiscutables. Beaucoup de Bretons seront de mon avis.

E. G.

MOULET
gant
MOULEREZ KENWERZEL BREIZ
ROAZON